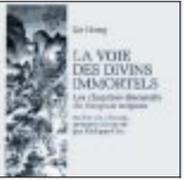


# Le Monde DES LIVRES

LITTÉRATURE

ESSAIS

VENDREDI 12 MARS 1999



ANTIFÉMINISME

Le Feuilleton de Pierre Lepape page II

CHRONIQUE POLAR

Leif Davidsen page II

LE PRINTEMPS  
DES POÈTES  
pages III  
à VI

GIORDANO  
BRUNO

La chronique  
de Roger-Pol  
Droit  
page VII

GENÈSE  
D'UN GÉNOCIDE

De la « symbiose »  
judéo-allemande  
à la Shoah, Philippe Simonnot  
analyse les rapports  
entre Juifs et Allemands  
page IX

« CONNAISSANCE  
DE L'ORIENT »  
page X

## Derrida, pas à pas

**N**ovembre 1942 : les troupes alliées débarquent en Afrique du Nord. C'est la première fois que le jeune Derrida (né en 1930) voit des Américains. Signe du destin ? L'Amérique jouera un grand rôle dans la vie du philosophe. C'est à Harvard qu'il passe sa première année à l'étranger, après avoir réussi le concours d'agrégation. C'est à Boston qu'il épouse, au printemps de 1957, Marguerite Aucouturier. C'est à l'université Johns Hopkins, à Baltimore, qu'il participe, en 1966, au mémorable colloque grâce auquel la pensée française de l'âge structuraliste (et, bientôt, « post-structuraliste ») effectue sa « percée » aux Etats-Unis. C'est dans ce dernier pays, où il séjourne depuis lors plusieurs semaines par an, et non en France, qu'il est devenu, en tant que théoricien de la « déconstruction », la figure dominante de la scène intellectuelle. Et les Etats-Unis sont aussi le pays le plus souvent cité dans cette méditation proustienne, *La Contre-allée*, que Catherine Malabou et Jacques Derrida viennent de tisser à deux mains, autour de quelques photographies en noir et blanc s'échelonnant sur plus d'un demi-siècle.

Christian Delacampagne

Pourquoi, une « contre-allée » ? Pour remonter le cours du temps, bien sûr. Pour nous faire voyager dans les souvenirs du philosophe, nous permettre d'explorer les labyrinthes de sa mémoire, nous donner à comprendre par quels fils, fragiles ou ténus, une pensée se rattache à une vie. Mais, surtout, pour nous inviter à *penser au voyage*, c'est-à-dire à *penser le voyage*. A penser autrement cette singulière activité qui consiste à sortir de chez soi (ou de soi) pour partir loin, à la rencontre d'on ne sait quoi, ou d'on ne sait qui, au risque de tous les risques, de toutes les bonnes fortunes et de tous les dangers. Sans oublier le risque majeur, celui de ne pas en revenir – à tous les sens de l'expression.

On voyage dans l'espace, mais aussi dans le temps : cela s'appelle, alors, « psychanalyse ». Flash-back sur l'an de grâce 1942. Un jour de cette fameuse année, le surveillant général d'un lycée d'Alger convoque dans son bureau l'élève Derrida pour lui notifier qu'il est renvoyé de l'école. Motif ? Tu es juif, mon petit. Bien sûr, il n'a pas dit ça comme ça. Il n'a fait qu'exécuter les ordres, de la ma-

nière polie qu'on sait avoir dans l'administration. Le gouvernement de Vichy venait, de sa propre initiative, et sans aucune pression de la part des Allemands (qui n'occupaient pas l'Afrique du Nord), de priver les juifs d'Algérie de cette nationalité française que le décret Crémieux leur avait reconnue en 1870. Certes, à la fin de la guerre, Derrida, redevenu français (grâce aux Américains), retrouvera le chemin du lycée. Mais la « scène primitive » du « renvoi » demeurera inscrite quelque part, dans les tréfonds de sa mémoire, blessure qui n'a jamais cicatrisé et qui, à sa manière, explique deux ou trois choses. Par exemple : « *Je me demande si je ne voyage pas tant parce que (j'ai le sentiment que de France) j'ai toujours été, comme de l'école, renvoyé* ». Toujours exclu, en somme. Eternel étranger, privé de ses papiers. Exilé condamné à une « *destinérance* » – comme il dit – perpétuelle.

Le père de Derrida, déjà, voyageait sans relâche. Et pour cause : il était voyageur de commerce. Mais ce représentant en « vins et spiritueux » ne faisait que parcourir en tous sens, pour le compte de la maison Tachet, l'Algérois. Jacques Derrida dut attendre l'âge de dix-neuf ans avant de faire son premier vrai voyage hors du pays natal. Un voyage de travail, comme tous ceux qui suivirent (car Derrida affirme ne pas aimer voyager et ne le fait pratiquement jamais « pour le plaisir ») : il s'agissait de rejoindre, à Paris, la khâgne du lycée Louis-le-Grand. Photo en noir et blanc : un jeune homme brillant, sans nul doute ambitieux, contemple l'objectif, sous les arcades du vieux « bahut » glacé, avec l'air de penser : « A nous deux, Paris ! ». Le succès, en effet, ne tardera pas à venir : « Normal sup », bientôt les premiers livres et les premières invitations à l'étranger. Ensuite, cela ne s'arrête plus : des conférences ici, des congrès là, des postes de « *visiting professor* », des doctorats « *honoris causa* ». Et, au milieu de ces mondanités académiques (qu'il prétend détester, le sujet est complexe), le « coup monté » de Prague, où il est allé, en 1981, soutenir des dissidents : la drogue fourrée dans sa valise, la journée en prison, la main du milicien levée dans un geste menaçant. La « scène primitive », encore une fois. L'exclusion.

Tout le monde n'a pas le bonheur d'être apatride. Apatride, c'est simple. Le statut auquel l'histoire semble avoir condamné Derrida serait davantage celui, bien



JACQUELINE SALMON/COURTESY GALERIE MICHÈLE CHOMETTE

plus ambivalent, de « métèque ». Au commencement (mais en a-t-on jamais fini avec les commencements ?), il y a l'entrecroisement de trois cultures. La culture maghrébine, celle de cette Algérie arabo-berbère dans laquelle l'enfant a grandi. La culture juive, celle d'une famille dans la vie de laquelle la religion, il n'y a pas si longtemps encore, tenait une place importante (1). La culture française, enfin, celle du colonisateur : un colonisateur qu'on ne peut que détester puisqu'il vous rejette, mais qu'on ne peut en même temps s'empêcher d'admirer, voire d'aimer – du seul amour qui vaille, l'amour de la langue, celui de la lettre, celui de la littérature. Comment faire cohabiter ensemble ces trois familles ? En écrivant, mon cher Watson. Il n'y a pas d'autre solution. En écrivant précisément, sur la pluralité des sens (*L'Écriture et la différence*), sur l'impureté des origines (*De la Grammatologie*), sur l'impossibilité de communiquer (*La Carte postale*). Et, surtout, sur les rapports complexes de la voix et de l'accent.

Central, ce dernier thème n'est pas absolument nouveau, puisqu'il y a quelques années déjà que Derrida « joue » avec la veine autobiographique, ou avec des fictions qui semblent plus vraies que la réalité (2). Mais Catherine Malabou lui confère, dans les pages de ce livre qu'elle consacre à la genèse de la « déconstruction », l'importance qui lui revient. Pied-noir, Derrida s'est donné, afin de devenir un « vrai » Français, beaucoup de mal pour chasser de sa parole toute trace de l'accent de « là-bas » – cet accent qu'il déteste et qui, cependant, ne cesse de lui revenir dans les moments d'émotion, par exemple lorsqu'il est « hors de lui ».

L'accent qui vous « trahit », qui

trahit vos origines, est donc, peut-être, l'une des raisons de se défier de la voix – de lui préférer l'écriture. Mais, en même temps, l'accent est une richesse. Il fait partie de cette culture maghrébine, de cette origine « africaine » que Derrida, aujourd'hui, revendique avec fierté. Entendre un accent dans une langue, et surtout dans une langue qui est « la vôtre » sans être « à vous », qui n'est ni vraiment « maternelle », ni vraiment « étrangère », n'est-ce pas s'habituer à entendre, à tout instant, « plus d'une langue » ?

« Plus d'une langue » : la formule peut s'interpréter en deux sens, au moins, qui d'ailleurs s'équivalent.

Et elle n'est pas sans pertinence : elle constitue, en tout cas, l'unique « définition » que Derrida se soit jamais aventuré à donner de la « déconstruction » (3). Ne serait-ce que pour les traits de lumière, comme celui-là, que *La Contre-allée* jette sur le parcours d'un philosophe français plus apprécié hors de chez lui que par « les siens » (et il y en a beaucoup d'autres, en particulier sur le passage des frontières comme acte politique, sur le sens de l'hospitalité, etc.), ce livre n'est pas seulement un livre de plus par Derrida ou sur lui. Mais – à la date d'aujourd'hui –, le livre qui parle le mieux de ce que Derrida « fait » lorsqu'il voyage. Ou, ce

Plus que jamais « hors de lui », le philosophe Jacques Derrida se veut toujours absent, toujours ailleurs, en perpétuel déplacement. Récit d'une errance qui ressemble à une fuite en avant. Mais qui, peut-être, est la condition même du seul voyage qui compte : celui de l'écriture

qui revient au même, de ce qu'il « fait » lorsqu'il écrit. Bref, de ce qu'il « fait » à l'écriture et, par là même, à la pensée – puisque les deux ne sont pas séparables, et que (chapitre 1 du « Petit Derrida illustré ») un « véritable » philosophe, c'est, avant tout, un écrivain.

(1) Sur le rôle du « tallith » dans la liturgie juive, et dans l'enfance de Derrida, il faut lire *Voiles*, deux textes d'Hélène Cixous et Jacques Derrida réunis en un volume, Galilée, 1998, 100 p., 140 F (21,34 €).

(2) Voir, sur ce sujet, les actes d'une « décade » de Cerisy-la-Salle que les Editions Galilée viennent de publier sous le titre : *L'Animal autobiographique. Autour de Jacques Derrida*, 576 p., 215 F (32,77 €).

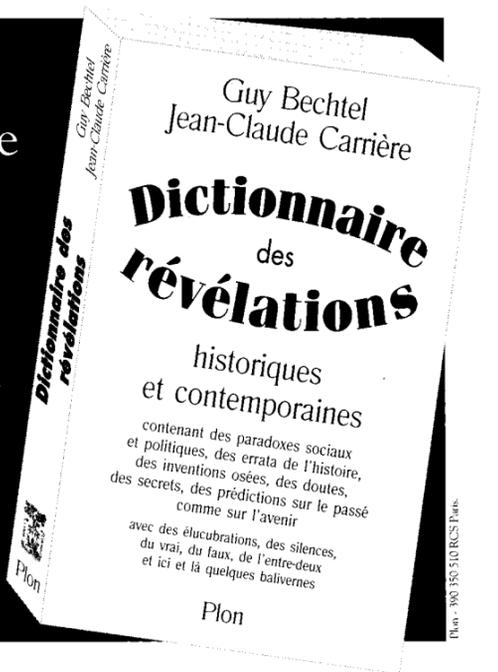
(3) Jacques Derrida, *Mémoires. Pour Paul de Man*, Galilée, 1988, p. 38.

**LA CONTRE-ALLÉE**  
de Catherine Malabou  
et Jacques Derrida.  
Ed. La Quinzaine  
littéraire-Louis Vuitton,  
312 p., 150 F (22,87 €).

Guy Bechtel  
Jean-Claude Carrière

Faux et vrai,  
drôle et drôle

PLON





# La force de la faiblesse

**UN SIÈCLE D'ANTIFÉMINISME**  
sous la direction de Christine Bard.  
Préface de Michelle Perrot.  
Fayard, 484 p., 150 F (22,86 €).

En 1772, le brave Antoine Léonard Thomas, philosophe et académicien, publie un *Essai sur le caractère, les mœurs, et l'esprit des femmes dans différents siècles*. Thomas est rempli de bonnes intentions, à défaut de talent littéraire. Il plaint les femmes. Il commence ainsi : « Si l'on parcourt les pays et les siècles, on verra presque partout les femmes adorées et opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occasion d'abuser de sa force, en rendant hommage à leur beauté, s'est surtout prévalu de leur faiblesse. » C'est bien vu. Et Thomas – que l'on dit vierge pour mieux contester sa compétence à traiter un tel sujet – montre qu'à la faiblesse « naturelle » des femmes s'ajoute, pour leur malheur, le despotisme que fait peser sur elles une société « masculiniste » qui les maintient en servitude. C'est un beau plaidoyer platonique à la mode du temps pour l'émancipation intellectuelle, la fin de la guerre des sexes et le bonheur d'« une volupté honnête et pure ». Thomas est un féministe rêveur.

Diderot lui répond, en bon matérialiste, anti-cartésien, méfiant envers les discours qui établissent un barrage entre l'âme et le corps. Thomas, écrit-il, « a voulu que son livre ne soit d'aucun sexe, et il n'y a malheureusement que trop bien réussi ». On ne pense pas, on ne sent pas, on n'imagine pas, on n'aime pas qu'avec son esprit, dit Diderot, mais avec tout son être. La différence sexuelle est au cœur même de l'aventure humaine et quiconque la nie se condamne à ne rien comprendre aux relations entre les hommes et les femmes, notamment à la domination et à l'oppression dont ces dernières sont victimes. A quoi M<sup>me</sup> d'Épinay réplique, dans une lettre à l'abbé Galiani : « Il est bien constant que les hommes et les femmes sont de même nature et de même constitution (...). Les vertus que l'on a voulu donner aux femmes en général sont presque toutes les vertus contre nature, qui ne produisent que de petites vertus factices et des vices très réels. Il faudrait sans doute plusieurs générations pour nous remettre telles que nature nous fit. Nous pourrions peut-être y gagner ; mais les hommes y perdraient trop. » On ne naît pas femme, on le devient, pensait déjà, avant Simone de Beauvoir, l'amie de Grimm.

Diderot n'avait sans doute pas tort d'écrire ainsi l'équation de l'humanité : un est deux. Il faut pourtant constater que la différence ne fait pas bon ménage avec l'égalité et qu'une bonne part des discours antiféministes jouent, plus ou moins subtilement, sur la rhétorique de la « nature » féminine pour fonder un discours social de l'inégalité.

Un siècle d'antiféminisme est un compte rendu de colloque. Une vingtaine d'universitaires, historiennes, sociologues, linguistes, spécialistes de cinéma, de littérature ou de sciences politiques, se sont réunies à Angers sous la direction de Christine Bard pour essayer de faire l'histoire de quelque chose qui n'a pas de nom, du

*L'un n'allant pas sans la réaction de l'autre, ce « siècle d'antiféminisme » retracé par une vingtaine d'universitaires relate l'histoire du féminisme. Et, plus encore, celle d'une défaite*

moins pour les dictionnaires. Le féminisme existe, il a ses textes, ses organisations, ses objectifs, ses luttes internes. Il est un mouvement. L'antiféminisme ne se nomme pas, il est pur déni, il disparaîtrait volontiers pour se fondre dans l'air du temps si le féminisme consentait également à s'effacer. Ce n'est pas lui qui veut la guerre, on la lui livre ; il faut bien se défendre. L'antiféministe ne veut pas d'histoire, il était donc utile qu'on lui en fasse une.

Un siècle d'antiféminisme est donc aussi l'histoire d'un siècle de féminisme ; l'un ne se lit pas sans l'autre. Cela gêne parfois certains auteurs du livre, coincés entre leur propre sujet – la réaction contre l'égalité des sexes – et une histoire de la lutte des femmes déjà écrite par d'autres. Ajoutons que cette histoire est, pour l'essentiel, française. Il y a des formes spécifiquement nationales de l'antiféminisme dont il conviendrait d'aller chercher les sources loin en arrière dans notre mémoire culturelle, entre la tradition ecclésiastique violemment misogyne, la littérature courtoise et la civilisation des mœurs qui a volontiers pris la forme d'une dévirilisation des rapports sociaux.

C'est sans doute pourquoi la misogynie avouée apparaît chez nous comme une forme fruste, grossière, caricaturale de l'antiféminisme, contrairement au plus massif de la tradition germanique ou anglo-saxonne. Nous avons bien sûr nos misogynes. Christine Bard et ses collègues n'ont guère de peine à aligner cinquante

citations où nos plus estimés écrivains, artistes et intellectuels expriment dans l'ironie ou dans la douleur leur peur des femmes, leur engagement dans une guerre des sexes omniprésente et urgente : ridicules ou agressifs, violents ou charmants, emphatiques ou drôles, si tant est que le racisme puisse être ridicule, charmant et drôle. Mais ceux-là crèvent de trouille tout en roulant des mécaniques. Ils rêvent d'une société d'hommes, à l'Un enfin débarrassé de l'Autre, ou le tenant si bien sous sa coupe et sous sa domination qu'il ne sera plus un obstacle ou un frein à l'identité. Rêve totalitaire que l'on ne s'étonnera pas, chez les meilleurs auteurs, à voir flirter avec l'antisémitisme. Ainsi chez Weiniger, auteur-phare de la guerre contre les femmes : « Notre temps n'est pas seulement le plus juif mais le plus féminin de tous les temps. »

Les misogynes sont des caricatures. Ils ne cherchent à tromper personne ou sont incapables d'y parvenir. Les vrais antiféministes prétendent aimer les femmes, toutes les femmes, sauf les féministes. Cela pose un problème que les auteurs du livre posent à maintes reprises sans pouvoir le résoudre. Est-il possible de se déclarer contre certains types de féminisme, contre certains excès sans pour autant endosser la livrée infamante de l'antiféminisme ? A bon droit, oui, sans doute. Mais qui peut légitimement décider de l'excès, quand si longtemps, et encore, la simple égalité a été jugée excessive et perverse ? Un seul exemple, mais qui tient au cœur des choses, à la langue. Les intervenantes du colloque tiennent à parler d'« auteures », à propos des femmes qui écrivent. C'est un épisode, pas du tout anodin, de la féminisation des noms de métiers, liée elle-même à l'occultation des femmes dans la vie professionnelle. Quand « auteure » vous saute au visage comme un mauvais jeu de mots, que dire contre ? Que c'est laid ? Mais on vous renverra au socialiste révolutionnaire Gustave Hervé, lequel déclarait : « Le vote des femmes est juste et démocratique, c'est possible ; mais le geste est laid et nous n'en voulons pas. » La beauté a bon dos.

N'empêche que l'auteure a bien du mal à passer, sans qu'on doive nécessairement y voir la résistance d'un antiféminisme inavoué.

Il en va de même dans la guerre des images. Grâce à quelques études remarquables, *Un siècle d'antiféminisme* montre parfaitement comment le cinéma français, y compris celui qui était réputé progressiste, a maqué, de sa naissance à la Nouvelle Vague, les différents poncifs de l'antiféminisme, en les adaptant plus ou moins finement aux évolutions de l'opinion publique. De la femme fatale des années 30 à la femme libérée, dominatrice et punie des années 50 en passant par l'héroïque femme au foyer des années Pétaïn. Il nous y est aussi parlé de la femme-objet, de la femme-sexe telle qu'elle fleurit aujourd'hui sur tous les écrans et sur les affiches de la publicité. De toute évidence, les campagnes féministes qui ont été lancées pour tenter de freiner cette dérive sexiste n'ont guère tenu contre les accusations de pudibonderie, de censure et de retour à l'ordre moral qui étaient lancées contre elles. Ce qui repose le problème irritant des limites. Où se situe la ligne de partage entre l'exaltation de la beauté des formes féminines et la présentation d'un corps saturé de sexualité au point de s'y réduire ? Et si l'on peut trouver une ligne juste, faut-il pour autant qu'elle soit correcte ?

Un siècle d'antiféminisme raconte l'histoire d'une défaite. Bon an mal an, avec des avancées, des résistances farouches, de longues périodes de stagnation – et même de recul pendant la période du patriarcat de Pétaïn –, l'émancipation des femmes a fait, en un siècle, des progrès considérables, tant dans les lois que dans les mœurs. Dans le débat actuel sur la parité, quelques sénateurs d'un autre âge mis à part, les arguments, pour l'essentiel, s'échangent entre féministes. Les antiféministes n'en sont que plus angoissés. Ils jouaient hier aux mâles défenseurs d'une humanité menacée par la confusion des sexes. Ils apprennent aujourd'hui un autre rôle, assez touchant. Celui du mâle en voie de disparition, de l'espèce menacée, du comédien à qui sa partenaire a piqué son rôle et doit improviser dans le désarroi sa réplique. Nos romans sont remplis de ces couinements qu'une critique scourable nomme : crise d'identité. Comme si les hommes cessant d'être tout étaient condamnés à n'être rien. Le bel antiféminisme d'antan se réfugie dans les romans de femmes, à peine travesti. Berthe Bernage et sa Brigitte en robe vichy ont eu beaucoup de filles.

A croire que, la guerre terminée, le temps est venu de signer les traités de paix et de penser les blessures. L'histoire d'un siècle d'antiféminisme montre qu'il n'en est rien. Chaque fois que le mouvement féministe s'est essouffé, qu'il s'est effacé derrière des impératifs jugés plus urgents (la guerre, la natalité, la lutte sociale ou l'affirmation religieuse), les vieux fantasmes patriarcaux, l'antique discours inégalitaire sont ressortis du coin où ils se cachaient avec des habits neufs, des arguments frais, des musiques inédites. Ils n'ont pas fini de nous surprendre.

## Michel Chrestien, l'européen

Peu de personnages balzaciques sont aussi purs, aussi sincères, aussi dignes d'éloges que Michel Chrestien. D'ailleurs – et c'est assez rare pour être noté – Balzac lui-même professe à son égard une véritable admiration : « Homme politique de la force de Saint-Just et de Danton, mais simple et doux comme une jeune fille, plein d'illusions et d'amour, doué d'une voix mélodieuse qui aurait ravi Mozart, Weber ou Rossini et chantant certaines chansons de Béranger à enivrer le cœur de poésie, d'amour ou d'espérance ». Bref, un être d'exception, « un Ange ». On ne s'en étonnera guère, il en meurt et vite : un tel homme ne pouvait vraiment avoir sa place dans *La Comédie humaine*.



Figures de la Comédie

CHRESTIEN MICHEL

Républicain (vers 1799-1832), apparaît principalement dans la deuxième partie des *Illusions perdues*, « Un grand homme de province à Paris », et dans *Les Secrets de la princesse de Cadignan*. Il est cité dans *La Rabouilleuse* et *Les Employés*.

LA BISSEY 1842 - PARIS, MAISON DE BALZAC

Il n'y apparaît donc que déjà mort, évoqué au passé : ce « républicain d'une haute portée » a été tué pendant les émeutes des 5 et 6 juin 1832 sur les marches du cloître Saint-Merry par « la balle de quelque négociant ». Il était membre du Cénacle, qui rassemblait neuf « grands esprits » comme l'écrivain Daniel d'Arthez, son meilleur ami, mais aussi le futur grand chirurgien Horace Bianchon, le philosophe Léon Giraud ou le peintre Joseph Bridau. Tous unis par une solide et profonde amitié. Pauvre, ce « gai bohémien de l'intelligence », bien conscient que les petits pois ne poussent tout accommodés de beurre que pour les fils des pairs de France – « nous autres, nous les semons, les arrosons et les trouvons meilleurs » – gagnait sa vie avec « une insouciance diogé-

nique » par quelques travaux alimentaires mais sans compromission, prêt toutefois à aller chanter aux Champs-Élysées « avec un mouchoir et quatre chandelles ». S'il avait vécu, il aurait été un grand homme d'Etat, désireux d'en finir avec la Restauration et la monarchie bourgeoise de Juillet afin de construire la démocratie. Ce n'était ni un utopiste ni un rêveur romantique, mais un homme d'action, ce n'était pas non plus un anarchiste, il était profondément religieux et croyait à l'ordre républicain. C'était aussi un européen qui aurait souhaité voir « la Fédération suisse appliquée à toute l'Europe ». Il ne lui a manqué « que le mouvement de ballon de la circonstance » pour devenir le grand politique qu'il aurait dû être.

Par une de ces ironies du sort qui fascinent romanciers et lecteurs, c'est grâce à son souvenir que Daniel d'Arthez fera la connaissance de Diane de Maufriigneuse, princesse de Cadignan. Parce que Diane se souvient de ce jeune homme de trente ans qui a sauvé son mari en détournant le canon d'un fusil pendant les journées de Juillet – et dont elle devine qu'il l'a adorée en secret – elle va admettre de recevoir d'Arthez, puisqu'elle voit en lui « le frère de Michel ». De cette conversation naîtra une intimité qui servira de prétexte à Daniel « pour se fourrer les pieds dans les souliers du républicain mort ». Diane y fera preuve pour la dernière fois de toute sa rouerie mais d'Arthez est séduit et ils vivront ensemble un amour paisible et durable dont on ne saura plus rien.

Martine Silber

## ROMANS POLICIERS

• par Michel Abescat

### Funeste chant

**LA CHANTEUSE RUSSE (Den Russiske Sangerinde)** de Leif Davidsen. Traduit du danois par Monique Christiansen, Gaïa Editions, 342 p., 139 F (21,19 €).

Difficile de ne pas se laisser prendre par ce beau roman au charme doux-amer. Le troisième, traduit en français, d'une trilogie consacrée au naufrage de l'empire soviétique par le Danois Leif Davidsen. Entre polar et espionnage, *La Chanteuse russe*, comme *Le Dernier Espion* et *Un Russe candide* (précédemment parus chez le même éditeur), offre une saisissante plongée dans un monde en phase terminale. Un Moscou intime, fiévreux et délétescent. Celui de la rue, des petites gens, de la survie ordinaire, comme celui des ambassades, des ministères, des services secrets, des grandes et des petites magouilles. Davidsen, grand reporter et correspondant en URSS de Radio-Danemark entre 1984 et 1989, connaît bien la réalité qu'il décrit. Et c'est évidemment cette proximité du regard et du cœur qui agrippe et touche d'abord le lecteur. Mais, aussi grandes soient-elles, le roman ne saurait être réduit à ses qualités documentaires. Curieusement paru en français en troisième position, *La Chanteuse russe* se situe en fait à la première du point de vue de la chronologie de l'Histoire comme de l'écriture. Tchernenko va mourir. Gorbatchev s'apprête à prendre le pouvoir. Le navire craque de toutes parts. Dans cette atmosphère d'extrême tension, une jeune secrétaire de l'ambassade danoise est retrouvée morte dans son appartement en compagnie d'une prostituée de nationalité soviétique. Davidsen raconte avec talent l'enquête à haut risque d'un diplomate danois acharné à faire éclater une vérité que toutes les parties ont intérêt à étouffer. D'autant plus difficile qu'au tournant de son âge et de sa vie, il va s'engager d'une femme indirectement impliquée dans l'affaire, chanteuse dans un restaurant de luxe.

Leif Davidsen excelle à décrire cette atmosphère entre chien et loup, quand le destin de ses héros bascule en même temps que l'Histoire. Au-delà de ses péripéties, impeccablement orchestrées, *La Chanteuse russe* est ainsi, et plus profondément, un roman du désenchantement. Un récit émouvant sur la difficulté d'être et d'aimer. De rester soi-même. De ne pas trahir. Mélancolique et entêtant.

● **LA MORT AURA TES YEUX**, de James Sallis

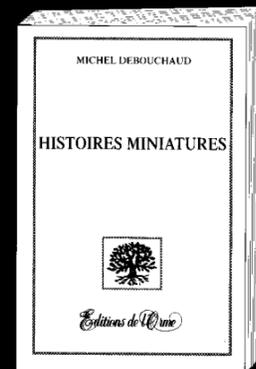
On ouvre le livre, attiré par son très beau titre, emprunté à Pavese : « La mort viendra et elle aura tes yeux. » On y pénètre à petits pas mesurés, déconcerté par son étrange et singulière atmosphère, évanescence, surexposée, comme en retrait de la réalité. Intrigué par cette histoire qui n'en est pas une, tout juste évoquée, racontée en pointillés, d'une belle plume élégante et économe. David, le narrateur, vit depuis neuf ans dans une paix précaire, avec Gabrielle, quelque part aux Etats-Unis. Il est devenu sculpteur après une vie qu'on devine mouvementée et qui le rattrape brutalement. L'obligent à partir à travers tout le pays sur les traces d'un passé qu'il s'efforce d'oublier. Ancien agent des services secrets, David a fait partie d'un « corps d'élite » de tueurs professionnels spécialement recrutés et entraînés pour la lutte antiterroriste. Luc est avec lui le seul survivant connu de

cette époque. Et il semble qu'il ait complètement disjoncté... On s'attache très vite à ce récit de plus en plus dense, à cette *road story* existentielle, à ses pérégrinations hasardeuses, à « ce voyage fantasque, trébuchant, solitaire » de ce curieux soldat qui cite volontiers, outre Pavese, Cendrars et Cavafy. « Comme votre Cendrars, "je suis l'homme qui n'a plus de passé". Ou qui en a trop », lui dit Luc quelques heures avant de mourir. Comment devient-on – ou redevient-on – un être humain ? (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Elisabeth Guinsbourg, Gallimard, « La Noire », 218 p., 120 F [18,29 €].)

● **CYBERDANSE MACABRE**, de Richard Canal

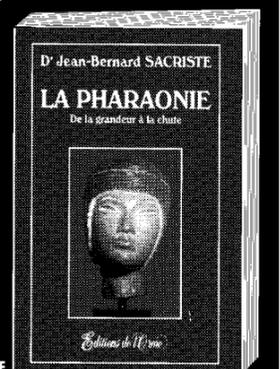
Dans un labo de simulation environnementale, à Toulouse, les chercheurs tombent comme des mouches. Pris au piège d'une immense toile d'araignée. Tous travaillaient sur une mystérieuse étude concernant l'exploitation des nappes fossiles du néocomien. Des réserves d'eau très pure et très convoitée. Quand l'icône de la Veuve noire, la reine des pirates du Web, est venue envahir l'écran de leurs ordinateurs... Richard Canal, auteur d'un roman noir et de science-fiction, ouvre le feu d'une nouvelle collection, « Quark noir », qui se propose de plonger le polar dans la grande marmite bouillonnante de la recherche scientifique. En poussant à l'avant-scène du crime, un jeune astrophysicien détroqué, Mark Sidzik, pourfendeur infatigable des « déviants de la science ». Bigre ! *Cyberdanse macabre* ouvre le bal sur un rythme endiablé. On y croise des mamies qui se branchent tous les soirs sur la Toile pour des parties de poker virtuel. Des flics de quartier équipés de stations Silicon Graphics Nesta pour traquer les pédophiles. On se donne rendez-vous dans des « raves d'enfer » en pleine forêt de Senlis. On se poursuit à mort sur le Web par avatars interposés. Bref, le livre ressemble à son héros, croisé de la « science avec conscience ». C'est amusant, plein d'énergie, d'imagination et de bonnes intentions. Les aventures de Tintin au XXI<sup>e</sup> siècle. (Flammarion, « Quark noir », 242 p., 69 F [10,51 €].)

## Vient de paraître

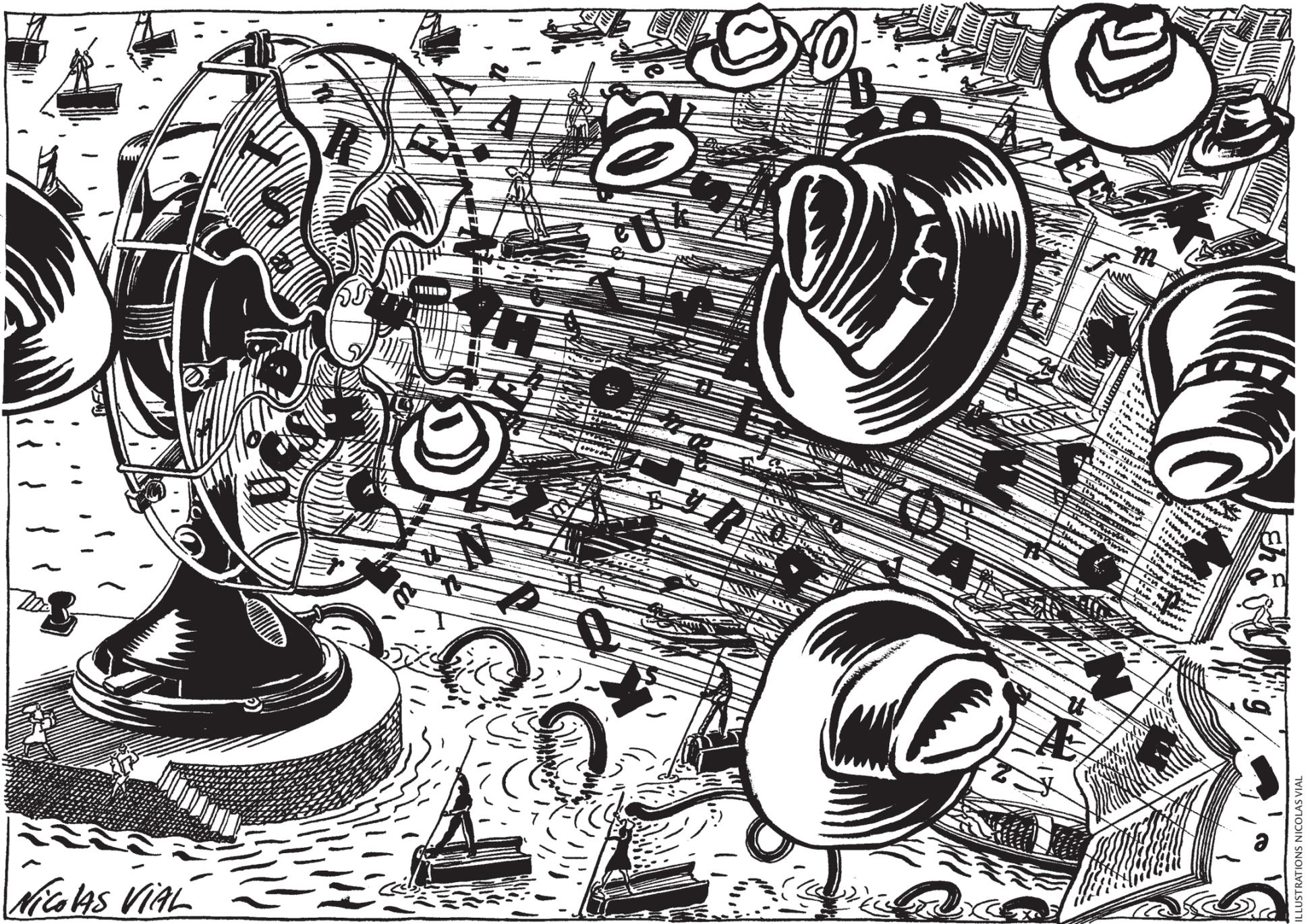


Instantanés de vie, d'enfance ou de jeunesse suivis de trois contes. Une lecture intemporelle... Naïveté, fraîcheur d'âme et nostalgies.

Les Editions de l'ORME au Salon du Livre de Paris - Stand R68  
Distribution Sté Nile Distique 28600 Luisant - Fax : 02.37.30.57.12



Le lent effritement d'un Empire tri-millénaire, par perte de son identité culturelle, politique, nationale, jusqu'à celle de son écriture et de sa langue.



# Les poètes font-ils le printemps ?

**L**a poésie serait une branche fragile, un secteur mal-aimé – mal connu et mal reçu – de la littérature comme de l'édition. A l'ombre du roman, ce genre en majesté autour duquel la foule (au moins virtuelle) des lecteurs se presse, la poésie vivrait une existence plaintive et solitaire, comptabilisant son perpétuel déficit de reconnaissance... Cette délectation morose, il arrive aux poètes eux-mêmes de la cultiver. Elle est comme un masque de tragi-comédie dont ils affublent la poésie, dans l'espoir qu'elle sera mieux honorée.

Bien sûr, cette image outrée n'est pas entièrement fautive. Elle est même conforme à un certain état de dépression endémique qui affecte la poésie française ; dépression rejoignant parfois, pour la renforcer, la mélancolie de ses sujets. Pour guérir ce désamour – mais quand l'aima-t-on davantage, quand lui fit-on fête ? – certains voudraient, après des diagnostics hâtifs et désespérants, prescrire des remèdes de cheval. Assez, disent-ils, de cette poésie illisible et élitiste, qui a fait éclater règles et contraintes pour gagner une liberté dont elle abuse ; le vers est mis à la torture ; les mots sont devenus fous ; les phrases divaguent sur la page ; la ponctuation est morte... Rendez-nous nos bonnes vieilles prosodies de jadis, celles qui fleurissaient dans nos terroirs, etc. Bien évidemment, cette attitude, dont se targuent même quelques cercles de poètes en voie de disparition, rien de sérieux ne saurait la vérifier ou justifier. La poésie n'est pas une chose unique ou unifiable. Aucune théorie, aucune poétique ne la disent tout entière.

*Décidée par les ministères de la culture et de l'éducation, une fête annuelle de la poésie aura lieu, cette année du 21 au 28 mars. Ce premier Printemps des poètes fédérera quelque mille deux cents manifestations dans toute la France. Librairies, bibliothèques, écoles, universités et nombre d'autres institutions y participeront. On ne pourra plus dire, au moins durant cette semaine, que la poésie est l'enfant pauvre et délaissée de la littérature*

Elle est plurielle, pas toujours difficile où on l'attendrait, souvent belle de ses mystères et obscurités mêmes. Est-il besoin d'avancer les noms glorieux de Rimbaud, Nerval ou Mallarmé ?

Mais d'autres difficultés surgissent. Quelle hiérarchie faire ? Comment juger ? Où sont nos poètes contemporains incontestables ? Qui et que lire ? Et surtout, comment faire lire ? Comment, avec quels arguments de douceur ou d'autorité, festifs ou pédagogiques, démocratiques ou aristocratiques, convaincre de la nécessité de la poésie ? Difficulté

Patrick Kéchichian

supplémentaire : dès que l'on parle un langage militant en sa faveur et défense, on profère le plus souvent des banalités propres à ne convaincre personne.

Mais passons sur cette difficulté. Si l'on a du mal à se repérer dans la poésie immédiatement contemporaine – ce qui, il est vrai, nécessite une attention et un effort, un désir surtout –, on peut fort bien, avec grand profit, regarder en arrière, et pas très loin. Cela limite singulièrement les risques d'erreur et de tâtonnement... La « Pléiade » par exemple vient d'édition les œuvres de Supervielle, de Michaux et de Ponge ; et il y avait déjà Char, Saint-John Perse, Eluard, Breton, Prévert... Si la « Pléiade » intime, chez Gallimard encore – dont un prestigieux « Catalogue général » de toutes les parutions en poésie depuis mai 1911 vient d'être édité – la collection « Poésie » offre tout de même un choix très large de toutes les poésies du monde. Et si l'on regarde de plus près dans les librairies, on découvrira d'autres excellentes initiatives, chez Textuel par exemple ou, d'une manière plus partielle, dans d'autres collections de poche.

Mais bien sûr, il arrive que l'on se berce de l'illusion de posséder déjà, en ce domaine, des humanités suffisantes, et que l'on veuille être moderne à tout prix. Retour à la case départ. Eh bien, là encore, il y a abondance de biens. De nombreuses anthologies existent, qui font une large part, parfois même toute la part, au contemporain. En 1995, quatre poètes (Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Jacques Roubaud et Bernard Chambaz) et quatre éditeurs (POL, Flammarion, Gallimard et Actes Sud) démontreraient, en quatre brefs volumes, que la poésie est d'abord affaire de goût, de subjectivité raisonnée, d'affinités ; et que tout cela existe pour être partagé, offert. Une autre anthologie paraît ces jours-ci chez Gallimard, comme hors-série de la collection « Poésie » ; elle s'intitule *Orphée Studio* et rassemble, sous la houlette d'André Velter, trente poètes qui ont participé depuis quatre ans à la série de France-Culture, « Poétiques » (230 p., 30 F). Certes, on peut apprécier diversement les poèmes présentés, mais aucun n'est indifférent, et tous forment le paysage : celui d'une poésie vivante, pas particulièrement morose.

Beaucoup plus anecdotique, et même un peu exotique, l'*Anthologie parlementaire de poésie(s)* publiée par les éditions Bartillat ; préfacé par Laurent Fabius, président de l'Assemblée nationale, ce volume présente le choix d'un poème fait par chaque parlementaire (mais on chuchote qu'ils n'y sont pas tous...), et l'histoire ne nous dit rien de la légitimité particulière des politiques en ce domaine (68 p., 120 F).

Mais la poésie, ce ne sont pas seulement des livres. Ce n'est pas seulement, qu'on le regrette ou non, ce commerce privé et secret avec le texte. Il eut été étonnant que notre époque, par la voix de

ses responsables, n'ait pas inventé d'autres modes de manifestation, moins secrets... Cette année donc, des moyens ont été débloqués par les ministères de la culture et de l'éducation. Un « Printemps des poètes », premier du nom, a été inventé, qui dure une semaine (21-28 mars) et se subdivise en plus de mille initiatives.

Bien sûr, on peut être indisposé devant tant de bruit autour d'une pratique qui réclame, dans son principe, à côté des mots, du silence et des blancs. On peut sourire à l'écoute des truismes obligés prononcés par les ministres et les fonctionnaires. On peut même se crispier, rire jaune, se dire qu'ils « en font trop », en apprenant que Charles Trenet chantera un « hymne » du « Printemps des

poètes »... Mais on peut aussi ne pas boudier son plaisir, même si l'on a l'esprit plus critique que consensuel, se féliciter d'initiatives si diverses, dans des lieux et auprès de publics qui n'ont pas toujours accès à la poésie. De plus, c'est un fait que les lectures de poésie et les animations autour d'elle – comme le « Marché » annuel qui se tient en juin place Saint-Sulpice à Paris – rencontrent des succès que peine à connaître l'édition. Finalement, il faut juger les choses pour elles-mêmes, et pas d'avance, pas avec des idées préconçues.

*Alger aujourd'hui, dans un premier roman qui s'inspire de la figure charismatique de Yamaha, « le supporter le plus célèbre du football algérien » assassiné en 1995.*

**Yamaha d'Alger**  
Vincent Colonna

Vincent Colonna est l'invité de Nulle Part Ailleurs, Vendredi 12 mars, en clair sur Canal+



96 p. – 69 F (diffusion Belles Lettres)



## Cher Matthieu

J'ai reçu ce matin tes derniers poèmes à l'en-tête de quelques hôtels du monde : *Fish Trail Lodge*, Népal, *Villa Paradiso dell'Etna*, Italie, *Hôtel Ashok*, Calcutta... Que toi, reculé en ton Jura, adresses ainsi des nouvelles d'ailleurs où tu n'es jamais allé est bien le signe d'une imagination fantasquement mobile. A moins que, comme tu l'écrits, « *Quand on remonte aux sources blanches de la rétine (à ses chutes ?) on sait que la lumière existe avant tout dans la moelle* ». Est-ce elle qui, du dedans, te permet d'éclairer ces ailleurs, ou encore d'aboucher le jardin au-delà de ta fenêtre à une galaxie indé-couverte, comme dans ce poème où tu évoquais les trous du ciel dans les frondaisons du grand saule : « *Leurs formes parlaient une nouvelle astronomie dont les fondements ne procédaient plus du connu et de l'inconnu mais du bruit d'une larme sur la vue* ». Evidemment, il y faut une certaine vitesse de pensée, mais pourquoi nous condamnerions-nous à la lenteur et à la séparation ?

Sans doute dérouté par cette invitation à une agilité nouvelle, un lecteur me disait récemment « *ne pas bien te comprendre* ». Ce n'était pas très grave, j'aurais pu le lui dire, au lieu de quoi je lui ai demandé s'il comprenait le parfum de la coriandre, les forêts, les nuages, la foule des boulevards à 8 heures. Qu'est-ce qu'on comprend à cela ? On les vit, on les écoute nous parler dans leur langue étrangère, et à notre tour nous parlons en ces langues étranges seulement de ne pas être déjà entendues, et qui nous semblent ensuite plus étranges encore de nous mener où nous ne savions pas être capables d'aller. Un poème, c'est un peu comme un moteur de voiture : ça sert à avancer, et l'on en comprend la puissance en passant la cinquième – dans une longue courbe

en dévers par exemple, quand soudain le paysage est un manège grandeur nature – jamais en lisant le manuel d'instructions du fabricant !

Cela, tu le sais depuis toujours quand d'autres continuent pourtant d'écrire des poèmes comme on dessinerait des jardins à la française, avec des vers propres sur eux et bien taillés, un rythme métronomique pour ne pas risquer de perdre pied. Ce sont là de vieux décors qui seraient inoffensifs s'ils ne retardaient pas la pensée. Toi, tu accélères la pensée ; et, à la façon d'un slalomiste boxant les portes à la recherche des trajectoires les plus tendues, tu bouscules la syntaxe et vas au plus vite, au plus serré, afin d'être en prise directe avec l'extraordinaire profusion qui nous entoure – la vie même, désordonnée, contradictoire, impure.

C'est pourquoi je me réjouis à chacun de tes livres de savoir y trouver dans le désordre et l'impurité des poèmes qui parleront « *papillon* », parleront « *orage à cinq heures au coin d'une rue* » ou « *nuît en forêt* ». Ce sera léger ou obscur, et l'on s'y sentira bien. Même le poème inachevé – que surtout tu ne retrancheras pas, la vie étant elle aussi pleine d'inachèvements – nous portera au-devant de la vérité que, sans compromis, il aura cherchée. Nous sommes quelques-uns, cher Matthieu, pour qui cette vérité nous enseigne le « *comble d'être* », préféré aux « *surplus du faire* »...

Renaud Ego

★ Matthieu Messagier est né en 1949. Il a participé à la rédaction du *Manifeste électrique aux paupières de jupes* (1971) et publié plus de trente livres. Parmi les plus récents : *Une rêverie objective* (Le Castor astral, 1992), *Les Chants tenses* (Flammation, 1996), *A l'ancre d'Achronie* (Fata Morgana, 1999).

## Approcher Monchoachi

Monchoachi fut un héros du monde révolté des mornes ; il est aujourd'hui (sous ce nom qui n'est pas d'emprunt mais de reconnaissance) un poète remarquable et rare. Avec la revue *L'Etudiant noir*, fondée en 1935, la négritude deviendra une source vivifiante de la littérature francophone, dans l'univers caribéen, elle se fonde d'abord sur la pensée de la tragédie natale, mais en dépasse la fracture irréductible par le recours à la langue, devenue miroir inverse de la soumission : haut désir d'affirmer sa liberté dans et par la langue du colonisateur. Avec Monchoachi remonte la forte parole des insoumis, fidèle à la double dissidence de l'esclave en fuite et du poète : « *Ecorchant le français, lui enlevant sa peau, le mettant à nu, disant : qu'il sache l'anatomie* ». Il s'agit bien de cela, que les poètes s'honorent d'oser : déchirer sans relâche la croûte étouffant jour après jour le langage assujéti à la commodité du simple échange (dont les trafiquants d'ébène devaient user). Pour mieux exemplifier sa mission, Monchoachi publia *Manteg* et *Nostrom* en édition bilingue (français et créole) :

« *Les veilleurs lèvent la garde à l'aube. / S'en allant, ils lavent leur visage et rincent leur bouche / avec de l'eau de pluie qu'une enfant aux pieds nus...* » « *Sè vèvyé à ka lèvé lagad d'ouvan jou. / Adan menm balan-an yo ka tiré pyé yo-a, yo ka / lave fidji yo ek soukwé dio nan houch yo, dio lapli...* »

Dans ce fragment de *Nostrom*, où deux mondes historiquement confrontés se rejoignent dans le défi de leur chant singulier, on entend – comme en écho – cette inscription sur fond noir : « *Ce qui demeure pour moi, s'agissant du créole, une source d'émerveillement renouvelé et une énigme : ce par quoi la parole tient au corps* » (*Des corps et des voix*). Certitude fondatrice d'un affranchissement du soi matériel par le mystère inenchaînable – délié de toute disparition – du souffle poétique. Fondation ontologique autant que pratique méditative : « *Ce n'est pas le poète qui parle. C'est la langue qui parle* » (*Nuit gagée*). Ce livre est à la hauteur de l'ambition : Monchoachi y forge un parler propre ou s'entremêlent les possibilités rythmiques,

invocatoires, idiomatiques du créole de là, du français d'ici :

« *Baillant bagaille devant-devant / son corps obscur, / Mais mandant faveur là-même / disant de ne pas dire – car dire / est tel ! de ne pas nommer / son nom ! ou bien comme tel / disant comme ça...* »

Affirmation probante d'une possible langue organiquement métisse, noire et blanche dans son désir et non dans son corps, et préservant la plénitude des deux sources. On convoque là Frantz Fanon, répudiant la négritude « *ethnologique* », se défiant de l'amour suspect comme du mépris pour les siens, dans *Peau noire et masque blanc*. Or le masque, objet ambigu d'admiration, Monchoachi le porte pour ce qu'il est ancestralement autre chose qu'une parure, un cache-visage ou le *medium* derrière quoi une parole cachée profère : « *Derrière le masque il n'y a pas la personne mais un autre personnage et ainsi de suite. Ainsi, la personne (comme le réel) par ce jeu infini de substitution demeure inatteignable, hors de portée, tout est dans l'envers et il n'y a pas d'envers. Rien n'est effectivement là : le réel est une extase* » (*Des corps et des voix*).

La parole du poète est donc voix commune, et le masque qui figure, ne symbolise rien d'autre que l'absence de toute individualité (à rebours de l'individualisation occidentale). La « *guelée de masques obscurs* » (*Nostrom*) est la voix véhémente d'un peuple à la reconquête de soi-même ; qu'il s'impose par la langue française ne peut qu'agrandir celle-ci vers l'horizon repoussé et enrichi de son histoire – si tragique aux autres qu'elle fût. Profération de l'homme communautaire contre la tentation contemporaine du retournement de la poésie vers l'abîme espéré de son ombilic... « *Ou bien figure plus aride de désert / le masque, de taire le Nom... / De contempler sa cherresse, / masque cendre, / tout le portrait d'un chienfer...* » (*Nuit gagée*).

François Boddart

★ Monchoachi est né en 1949. Il a publié *Manteg* (« *Cahier de poésie* », Gallimard, 1981) ; *Nuit gagée* (L'Harmattan, 1992) ; *Des corps et des voix* (Office municipal de la culture du marin, 1998).

## Le presque-rien

Les *Caisses* de Christophe Tarkos sont pleines d'un monologue farfêlé qui rebondit de tautologies remarquables en coq-à-l'âne cocasses. La phrase, ressassée et précipitée, semble n'y avoir d'autre but que de vider le sens qu'emporte sa mécanique : « *Le monde est une seule grande oreille, remplit rempille Remplissement Remplissement Remplissement Rengorgement Remblaiement Remballement* ». Cette rythmique dit seulement : voyez comment va cette phrase, comment elle fait sa bulle d'inanité sonore, s'amuse – et s'abolit : « *C'est une élévation de bulles / Un lancer de ballons plus légers que l'air / D'en bas en haut de la page / Une bulle se forme à chaque lettre de l'alphabet* ».

Le monde est là pourtant, scrupuleusement inventorié (« *les petits riens de la vie* », tuyaux, cartons, carrelages et linoléums ; les démêlés avec la nomination, les poussées de fièvre ontologique...). Mais comme évincé par la mastication verbale. Le flux de langue note un étonnement narquois devant l'afflux des choses. Il se déroule sur une réalité qu'il reflète non pas à la manière d'un miroir stendhalien,

mais plutôt comme une doublure d'autant plus inadéquate qu'elle mime l'adéquation limpide, la littéralité. Il passe sur le monde sans le toucher ni être touché par lui. Et il tourne alors dans une vacuité dérisoire, glosant à l'infini (mais sans lourdeur métapoétique ni métaphysique grincheuse) sur l'inadéquation de la langue aux corps, aux choses, au réel. Peu d'écrivains savent nous introduire avec un aussi imparable mélange de tendresse subtile et de cruauté pince-sans-rire au malaise de la langue qui passe comme une lame entre le monde et nous.

Derrière, bien sûr, il y a, mettant à distance l'excentricité expressionniste des avant-gardes récentes (trivialités carnavalesques, pathos du corps et passion néologique), le souvenir de l'objectivisme et de l'ironie grammaticale poétique d'Olivier Cadiot. Et plus loin la répétitivité non figurative, plane, atone et tautologique de Gertrude Stein.

Mais peu importent les paternités. Avec les textes de Tarkos nous voyons à nouveau la langue infidèle refluer sur le sable instable du réel. Ce reflux abandonne une écume de rien du tout, un presque-rien volatil qui aère l'opacité du monde comblé de choses à vendre, d'images chromos, de corps lourds, de pensées soumises, d'âmes angoissées. Ce presque-rien qui revient sans cesse inquiéter l'idylle ahurie entre choses et langues, ça s'appelle peut-être poésie.

Christian Prigent

★ Christophe Tarkos est né à Marseille, en 1964. Il vit à Paris. Il a publié principalement *Oui* (Al Dante, « Niok » 1996), *Processe* (Ulysse fin de siècle, 1996) et *Caisses* (POL, 1998).

## Echos poétiques

On dit souvent que les poètes se lisent surtout eux-mêmes et qu'il est difficile de les guérir de leur narcissisme. Mais l'amitié, l'admiration sont aussi des dimensions poétiques. Comme en témoignent neuf poètes, parlant chacun d'un autre poète

## Hervé Carn, face-à-face

Quelques mots debout, pierre levée sur la page, et déjà on sent autour une étendue, qui est aussi le présent, avec là-dessous des ombres, une agitation, une rumeur. La ligne qu'on est en train de lire fait dans les yeux un horizon qui descend à mesure, mais qu'on remonte vite dans le sentiment de fuir la surface qu'on voulait approcher la seconde d'avant. Ce va-et-vient d'ordinaire imperceptible se rend ici conscient par une rugosité du vers, qui de plus encoche la verticale. Et tout cela, sol de papier, pile de mots, dégage un espace où l'aérien et le rocailleux font oublier qu'il s'agit seulement de syllabes sonores. Il y a à du vent, des bateaux, des gestes, des galets, de la douleur, du rire, de l'amour, bref, de la mémoire et des mouvements verbaux, une sensualité parfois qui donne des hanches à la phrase.

On n'est pas dans la séduction, mais dans le face-à-face, secoué d'apostrophes qui font siffler le fouet de la révolte ou de la colère. Cependant, plus forte que tous les éclats et les enveloppant circule une ampleur douce, pareille à l'intérieur d'un regard où la même coulée réunit solitude et solidarité.

Bernard Noël

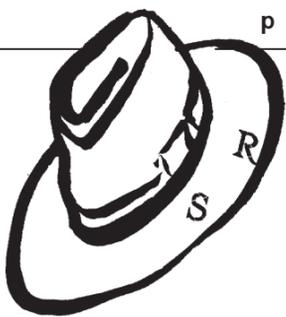
★ Hervé Carn est né en 1949. Il a réuni ses poèmes dans *L'Organisation de la pénombre* (ed. Dumerchez). Il a publié quatre romans aux éditions de La Différence et deux autres, *Les Issek* et *Les Grands Nuages*, tout récemment aux Editions Diabase (BP 31, 1, place Nazareth, 22130 Plancoët).

### LE TOUR DU MONDE

9, rue de la Pompe - 75116 Paris  
Téléphone : 01 42 88 58 06  
Télécopie : 01 42 88 40 57

120 000 livres épuisés  
Listes thématiques sur demande

8 CATALOGUES PAR AN  
Service gratuit sur demande



## Deux fois rien le soleil

Parfois un peu de rouge se met à battre dans un recoin inattendu du corps ; midi sonne sous la peau. Ces moments où la couleur afflue dans la cendre de l'ordinaire sont ceux de James Sacré : « *Mon poème ressemble à n'importe quelle main qui hésite.* » Qu'il contemple *Une fin d'après-midi à Marrakech* (1988), des *Figures qui bougent un peu* (1978) ou des provinces où « *quelqu'un a mélangé du soleil au grenier* », qu'il s'étonne d'une bonbonne ou d'une coquille d'escargot enroulée sur sa propre absence, le poète cherche ce lieu instable, précaire, éminemment difficile et pour cela trop souvent délaissé : « *L'émotion ? Laisse-moi toucher.* »

Car les difficultés sont nombreuses à parler de émotions. Il faut les prendre pour ce qu'elles sont : « *J'essaie d'arranger, pour constituer le rythme et la masse de ce poème, / ce qui me semble toucher mieux la vérité.* » L'essentiel, c'est peut-être l'insignifiant. Aussi faut-il éviter la « *trop volumineuse présence d'un langage* ». Dire ce presque-rien qui bouge, c'est accepter de ne jamais rien saisir, et ne vouloir briller qu'à peine. Il y faut des mots un peu gênants, « *qui sont comme du linge ou des affaires intimes* ».

Depuis *Relation* (1965), James Sacré s'emploie à ce langage faussement modeste, à cette autre beauté, chancelante, timide, inouïe.

On y entend une langue dont la précarité nous ressemble, inscrite « *à l'encre et au point lancé* ». On avance à tâtons, on décrit un voyage en camion, on s'intéresse à des chiffons noués, des travaux de lainages, des yeux de gorets. Toute une ménagerie parcourt aussi les livres : *Des animaux plus ou moins familiers* (1993).

Mais il ne faut se fier à la feinte

faiblesse de la voix : *Le renard est un mot qui ruse* (1994). Cette syntaxe chaotique, délibérément laborieuse, et quelquefois fautive avec délicatesse, dont les parenthèses et les interrogatives disent les remords ou les reprises, fuit à la fois la prétention poétique et la complaisance sentimentale : « *Est-ce que j'ai pas l'air d'un ballot / Avec mon chèvrefeuille et des liserons défaits ?* »

Le poète ne parvient à la naïveté que dans le sentiment de l'imposture : « *Parler vrai s'en va tout de travers.* » L'innocence ne se conquiert qu'obliquement. Et cette retorse simplicité permet d'aller là où « *ce qui se retire dans les mots* » est « *ouvert sur le ciel* », là où nous nous trouvons à nu avec d'« *encombrantes grosseurs* », la peur au ventre, les doigts gourds, et le temps en nous qui remue un peu :

« *Non le poème ne veut pas penser / Mais donner son cœur (?) / En tout cas ses mots, / A ce dessin qui l'emmène // En même temps c'est mourir / En même temps c'est vivant.* » Si je tiens James Sacré pour l'un des premiers poètes d'aujourd'hui, c'est qu'il a su trouver une langue à l'exacte hauteur de nos ambiguïtés.

Olivier Barbarant

★ James Sacré est né en 1939 en Vendée ; depuis 1965, il vit et enseigne aux Etats-Unis. Il a notamment publié, chez Ryōan-Ji (Marseille) : *Des animaux plus ou moins familiers* (1993) ; au Castor Astral : *Bocaux, bonbonnes, carafes et bouteilles (comme)* (1986) ; chez Gallimard : *Figures qui bougent un peu* (1978) ; au Dé bleu (Chaillé-sous-les-Ormeaux) : *Des pronoms mal transparents* (1982) ; chez Tarabuste (Saint-Benoît-du-Sault) : *Le renard est un mot qui ruse* (1994) ; *La nuit vient dans les yeux* (1996) ; *La peinture du poème s'en va* (1998).

## Notre main de nuit

Cher Benoît, Tu te souviens de Cendrars et de sa « *main amie* » ? La main perdue, celle de l'homme gauche... L'écriture, bien sûr, est affaire de main « *à la plume* » qui remue la nuit maladroitement, telle que venue du fond de l'encrier. C'est pourquoi ton livre m'importe d'abord (je devrais dire « *expressément* ») par son titre, *Main de nuit* (Champ Vallon, 1998), tel qu'il donne à penser la poésie, et à considérer la destinée : main d'homme et main d'encre, main du poème, main de qui sait de tout son corps qu'il va mourir, main qui tire vers la mort ou qui retient, main d'Orphée un instant posée sur l'épaule d'Eurydice, main qui se résume toute en un dernier regard... Main-figure ouverte, telle un éventail de doigts pointés vers tant de directions possibles... Qui saura jamais si les gestes de l'encre sur la page repoussent la disparition ou nous attirent en elle ? Quelqu'un, tombé à l'eau, ici s'accroche - une main, une voix - au radeau de la méduse : planches de détresse et de salut tout à la fois. Ton livre dit son geste ; il le scrute, le fixe, le soutient. Ongle ou muscle de la pensée, ton poème est écrit avec l'énergie du désespoir, « *les mâchoires serrées sur la nuit* ». Car la main, bien sûr, est aussi mâchoire, quand un homme, pour tenir, y retient son souffle, et quand ainsi elle s'agrippe, sans que l'on sache en définitive si c'est pour descendre encore ou pour remonter, puisque dans le travail d'écrire l'un et l'autre se confondent, et qu'il n'y est ni clarté ni maintien qui ne se laissent appréhender ailleurs qu'en la conscience accrue de la disparition. Nue donc est cette main qui creuse et qui évide, et belle en cela précisément qu'elle a jeté ses gants pour montrer sa

chair et son os - rendu plus sailant par l'effort : rien d'autre que la poigne mortelle, et poignante ô combien !

Avec ce troisième livre, tu clos le cycle engagé en 1988 avec *Pour une île à venir* et poursuivi en 1992 avec *Au-delà des cercles*. Cette fois, le volume est plus mince, nerveux, nouveau comme la main même qui y applique de bout en bout sa tension. Mais de cette précarité sombre, tu tires ta force, comme de n'être soutenu par rien, hormis ton propre effort de négation et de conscience. Ainsi réponds-tu à la tâche d'aujourd'hui, qui paraît bien être pour le poète, ainsi que l'écrivit Alain Badiou, de « *conquérir son propre athéisme, et donc de détruire de l'intérieur des puissances de la langue, la phraséologie nostalgique, la posture de la promesse, ou la destination prophétique à l'ouvert* ».

Tu as « *descendu toutes les marches* ». Comme Orphée, tu es parvenu « *là en bas* » ; tu as touché le fond du puits de l'impossible ; tu y as rejeté le visage de Méduse ; tu en as rapporté le visage de l'homme. Tu le montres tel quel sous le drapeau du squelette : non un fantôme, mais notre semblable. « *Et j'ai aimé cet homme la passion de cet homme passionnément cet homme* », écris-tu ; c'est dire encore combien la main de nuit est « *main amie* », de celles qui manquent et que l'on voudrait serrer, car elles vous aident à vivre.

Je serre au grand jour, cher Benoît, ta main de nuit.

Jean-Michel Maulpoix

★ Benoît Conort est né en 1956. Maître de conférences en littérature française à l'université Paris-X. Il a publié, chez Gallimard, *Pour une île à venir* (1988), et *Au-delà des cercles* (1992). Il prépare actuellement un volume d'essais, *Ecrire dans le noir*.

## Pour Jean-Pierre Siméon

Je rejoins cette œuvre  
Et le cœur respire  
Je pénètre dans cette œuvre  
Solide résolue magique  
Evidence et fictions s'amassent  
Au creux des paumes  
J'y rencontre  
La simplicité des mots  
La lisibilité de la parole  
J'y touche  
La moëlle de la vie  
Le pain du mystère  
J'avance

Dans la saveur de ces pensées  
Dans l'ardeur de ces chemins  
Je l'entends  
En prose en poème  
Sur la scène  
Parfois de la bouche d'un enfant  
Je parcours cette œuvre  
En sa rigueur  
Et sa raison

Comme au plus tendre  
De son sourire  
Je la sens  
Vivante et vorace  
Je la crois  
Au monde et dans ses plaies  
Je la sais  
Remplie d'aubes et d'astres  
Je la croise et la recroise  
Sur une rive  
Puis sur l'autre  
Au plus large  
Au plus près.

Andrée Chédid

★ Jean-Pierre Siméon est né en 1950, à Paris. Professeur à l'Institut universitaire de formation des maîtres de Clermont-Ferrand, il a publié plusieurs romans, des ouvrages pour la jeunesse et, à partir de 1981, des livres de poésie, chez Rougerie d'abord, puis au Cheyne Editeur.



## Portrait automatique

Plutôt grand. Il aime les bons-gros tricots qui s'enfilent par la tête.

Il n'aime pas les poètes-poètes. Il aime les caractères d'imprimerie. Il aimait, lorsque, avec Raquel Lévy, qui peignait dans l'atelier d'à côté, il dirigeait les éditions Orange Export Ltd, dans une arrière-cour de Malakoff.

Il aime la précision. Il n'aime pas les discours, surtout rimés. Il écrit comme pour établir un rapport direct avec la vérité. Il préfère l'œuvre de Jean Tortel à celle de Francis Ponge. Idem.

Il arrive quelquefois à 3 h 05, avec cinq minutes de retard. Assis à mon bureau, je lis *Le Lotus et le Robot*.

Rien de ce qui est N'est confidentiel.

Ce qui n'est pas dit pourrait l'être mais puisque ce n'est pas dit. Et Freud attend Wittgenstein au coin de la rue.

E. H., évidemment, Emmanuel Hocquard. Je l'ai connu par l'intermédiaire de Joseph Julien Guglielmi - qui m'a fait connaître Liliane Giraudon et Anne-Marie Albiach et Claude Royet-Journoud et bien d'autres.

Jacques Roubaud et Antoine Vitez ont, les premiers, attiré mon attention sur les premiers poèmes d'E. H.

Il était déjà habitué à entendre des tas de choses, vraies ou fausses, et à choisir.

La question du poème, de la validité de la forme/poésie, est au centre de sa prose. Celle de la prose s'immobilise dans les procédures qu'impose le régime de la phrase. Et deux millions de canards apparaissent parfois au milieu de la page.

E. H. goûte les grands travaux de l'été, les grands travaux de l'amour.

La première grenouille, la souche brûlée, les carpes cendrées, la consommation du héron, le chemin du philosophe de Cambridge, les palourdes réservées.

La phrase nette. Le vers qui se refuse, la prose qui compte ses lignes. Une poésie autre, loin des marques connues, des glissements métaphoriques, des emphases lyriques, des jeux de mots, des clins d'œil, des mélodies en sous-sol, de la poésie pur porc. Pas d'allitérations accentuées, pas de tension métaphysique, pas de confusion, rien qui puisse faire sentir, ou croire, qu'il y a autre chose, là-bas, derrière les mots. Une fonction rythmique enfouie dans la pratique syntaxique.

Et son dernier livre porte en sous-titre : *Sonnets*. Mais aussi :

Il vit à Bordeaux, il préfère le mauvais whisky au pur malt, il préfère Chandler à Baudelaire, il porte des casquettes de baseball. Il préfère les glaçons aux glaciers.

E. H. : tout le monde se ressemble mais je ne suis pas un autre.

Henri Deluy

★ Emmanuel Hocquard est né en 1940. Il a longtemps animé la section « *poésie* » au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Il a publié des recueils de poèmes, des traductions, des récits, des essais, des anthologies. Notamment, dans la période récente, chez POL : *Théorie des tables* (1992) ; *Michael Palmer : Sun* (en collaboration avec Christine Michel, 1996) ; *Le Voyage à Reykjavik* (avec Alexandre Delay, 1997) ; *Un test de solitude* (1998).

## « Le plus réel est ce hasard, et ce feu »

Pourquoi m'obstiner, sous le règne du virtuel, de Diana et du Stade de France, à lire des poèmes, sinon afin de connaître deux expériences fondamentales que ne permettent ni la technique, ni la vitesse, ni l'agitation : celle d'avoir la révélation de potentialités inexploitées de la langue avec laquelle je vis, celle d'entrer dans le rythme vital d'un autre être, d'une autre présence ? Rares sont les œuvres qui me procurent cette « *gaieté non personnelle* », mais elles suffisent à maintenir jour après jour la disponibilité.

Le livre de Jean-Paul Michel paru en 1997, *Le plus réel est ce hasard, et ce feu*, compte parmi ces exceptions à partir de quoi les époques définissent les règles. Il ne ressemble pas. Il n'est pas comme. Il balise à lui seul une part du champ littéraire qui s'est ouvert après plusieurs décennies de remises en cause contradictoires, en proposant leur dépassement, non leur grossière négation. Regroupant vingt années de pratique constante (1976-1996), il est tout entier porté par un mouvement ascensionnel, par un désir de conquête du sens et du « *goût des choses* ».

Partie d'une volonté extrême de condensation qui prônait une « *cruauté* » envers le texte, un recours au sacrifice de l'inessentiel (le discours...), l'écriture donne dans ces pages un coup de talon au fond de la piscine et remonte avec ivresse vers la respiration la plus large, la lumière la plus éblouissante. Ainsi,

au cœur des années 80, le vers, jusque-là volontiers parodique et soumis aux allures de la chanson et du fragment, se revendique. Il ose ce que la modernité lui refusait : la phrase qui décrit, la coupe qui tombe sur un mot sémantiquement fort..., moins en raison d'un revêtement esthétique que par les vertus d'un langage suffisamment dense pour ne jamais risquer le poétisme, suffisamment riche pour révéler la dimension héroïque du contemporain (que ce soit à partir d'une rencontre sportive ou lors de la visite de ruines prestigieuses).

A force de travail sur soi, de fréquentation des plus grands (Rimbaud, Bataille...) et d'écoute des voix de notre époque (ce poète est aussi le fondateur des Editions William Blake & Co), Jean-Paul Michel, plus conscient que beaucoup des impostures de l'artistique, pose les bases d'une confiance nouvelle dans l'art. Son chant, âpre et parfois douloureux, redimensionne le lyrisme. Dans un siècle qui aura traqué partout l'individu et l'aura pourchassé, par-dessus les « *coupures* », jusque dans le théorique et le symbolique, cela n'est pas sans importance.

Gérard Noiret

★ Jean-Paul Michel est né en 1948 en Corrèze. A Bordeaux en 1975, il fonde les Editions William Blake & Co, où il publie notamment plusieurs de ses livres. Flammarion a rassemblé en 1997 une anthologie de ses poèmes (1976-1996), sous le titre *Le plus réel est ce hasard, et ce feu*.



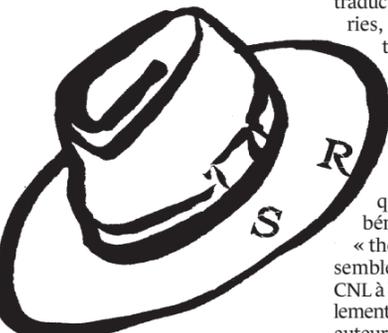


# Ces singuliers de l'édition

En difficulté ou menacés, les éditeurs de poésie ? Certes nous ne sommes pas dans le secteur éditorial le plus rentable. Publier de la poésie est, généralement, une activité plutôt coûteuse, au moins en énergie. Mais, si l'on écoute André Velter – chargé depuis un an de la collection « Poésie-Gallimard » –, on entend passer un air moins plaintif, un vent beaucoup plus vif : « Plus d'un million d'exemplaires d'Alcools d'Apollinaire ont été écoulés à ce jour en poche alors que la première année de sa publication seuls deux cent cinquante-six avaient été vendus ! Alors, arrêtons avec la plainte : la poésie en France n'a jamais été dans une situation aussi bonne. Je ne suis pas une "pleureuse", au contraire je suis pour une édition de poésie à cheval et au galop ! » La courbe des ventes des volumes de la collection, sur une période brève ou sur plusieurs années, ne correspond pas du tout à l'idée grise que l'on serait tenté de se faire : ainsi, Paul Celan peut devenir un vrai succès de librairie ! Que des poètes comme André Du Bouchet ou Bernard Noël figurent au catalogue est un motif de fierté pour Velter. Plus largement, Gallimard peut s'enorgueillir d'être, en nombre de titres, le plus important éditeur de poésie en France.

Mais il faut aussi parfois descendre du cheval et considérer autrement les choses... De fait, l'édition de poésie doit être regardée selon des critères différents de ceux qu'on applique pour le reste de la littérature. Comme le souligne encore André Velter : « Le temps de la poésie n'obéit pas à la mesure commune ; nous explorons un inconnu qui n'est pas monnayable. »

Ce n'est donc pas que l'édition de poésie aille mal, mais plutôt, selon la formule d'Yves di Manno – qui dirige depuis 1994 la collection « Poésie » chez Flammarion – qu'elle « ne joue pas son rôle ». Avec six titres par an, Yves di Manno regrette d'avoir à refuser tant de manuscrits : « Je ne peux pas faire face et ne sais à qui les adresser. Pourtant mes auteurs acceptent d'attendre trois ans entre chaque titre pour que je puisse, tout en continuant à les suivre, accueillir le plus de monde possible. »



Même constat pour Jean-François Manier, de Cheyne Edition : « Je reçois quelque huit cents manuscrits chaque année alors que je ne peux publier que deux ou trois nouveautés. » Même si la plupart des grandes maisons, à l'exception donc de Gallimard et de Flammarion, n'accordent pratiquement aucune place dans leur programme à la poésie, plusieurs maisons moyennes ont conservé le secteur : Actes Sud, Belin, édi-

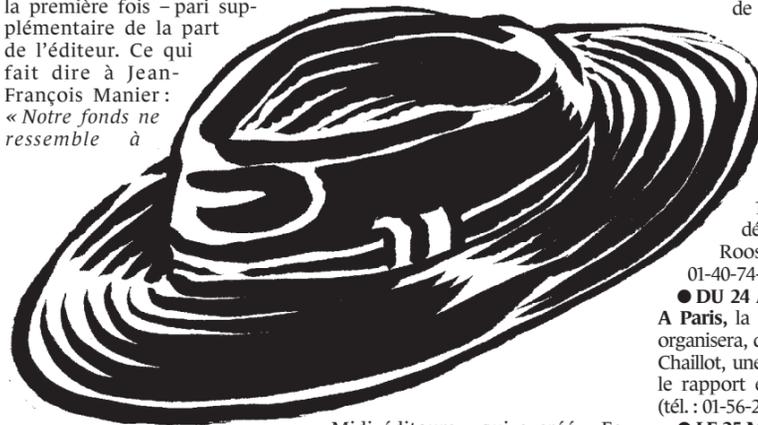
Contrairement aux idées reçues, la poésie n'est pas un secteur délaissé par tous les éditeurs. Encore faut-il évaluer ce domaine selon d'autres critères que ceux de l'édition de littérature générale

teur de la revue *Po&sie* dirigée par Michel Deguy, La Différence, José Corti ou encore le Mercure de France, filiale de Gallimard.

Éditer de la poésie, c'est affirmer des choix, des options, comme dans les autres secteurs de l'édition, bien sûr, mais peut-être de manière plus tranchée. Il serait néanmoins exagéré de parler d'écoles, de groupes, repérables à partir du nom des éditeurs. Tout juste peut-on distinguer des espaces communs de sensibilité. Ainsi, l'éditeur de littérature qu'est Paul Otchakovsky-Laurens, qui conçoit la poésie comme « le laboratoire de la langue et de la pensée », s'attache à publier, dans ce domaine, cinq ou six livres par an, ce qui représente de 10 % à 20 % de sa production. Il cherche, en publiant une poésie « d'expérimentation », à repérer « la mise en œuvre de moyens formels nouveaux ». François Boddaert (des éditions Obsidiane), lui, ne publie, depuis 1991, que de la poésie de langue française ou des ouvrages se rapportant à la poésie. Il veut se concentrer sur des « livres de création, des textes qui résistent ». La collection « Les Solitudes », à côté de la revue *Le Mâche-laurier*, est l'un de

ces espaces dont nous parlions. D'autres petits éditeurs, souvent installés hors de la capitale, accomplissent un travail important, à partir d'une pensée réelle sur la poésie : Lettres Vives, Unes, Al Dante, Fata Morgana, Paroles d'Aube...

Aux éditions du Cheyne, qui ont élu domicile au Chambon-sur-Lignon dans la Haute-Loire, on a fait le choix d'assurer complètement l'indépendance de fabrication et de diffusion. Presque tous les auteurs qui constituent à présent le fonds étaient, au départ, des inconnus publiés pour la première fois – pari supplémentaire de la part de l'éditeur. Ce qui fait dire à Jean-François Manier : « Notre fonds ne ressemble à



rien » sinon « à nos choix personnels », qui sont des « choix de découvertes ». En première édition, le tirage est de 800 à 1 000 exemplaires (2 000 à 3 000 pour la collection « Poèmes pour grandir », lancée en 1985 par Martine Mélinette). En 1998, 13 000 volumes ont été vendus pour un chiffre d'affaires de 750 000 F (114 337 €), dont 75 % sur le fonds. Installées à Paris, les éditions Caractères, avec trente à quarante titres par an, limitent leur tirage de base à trois cents exemplaires.

Chez Flammarion, les chiffres ont progressé depuis trois ans

– environ 600 à 700 exemplaires –, « les anthologies étant un cas à part, puisqu'elles permettent de tripler ce chiffre », souligne Yves di Manno. Il fait le choix de publier chaque année un livre bilan sur un auteur afin de « remettre les choses en perspective ». L'anthologie des poèmes de Paul Louis Rossi publiée cette année fera suite à celle consacrée à Jean-Paul Michel. De plus, les anthologies sont un moyen de mieux trouver son chemin dans un domaine dont le public distingue souvent mal les contours. Pour Jean Orizet, poète et co-responsable du Cherche-

Midi éditeurs – qui a créé « Espaces », collection thématique ayant trouvé un public d'enseignants et d'étudiants –, les anthologies sont « un moyen d'initiation et d'accès à la poésie pour un large public ». « Défenseur des anthologies qui intègrent les poètes vivants », il estime que celles-ci peuvent donner au public (pour un prix moyen de 85 F [13 €]) l'envie d'aller plus loin dans la connaissance de la poésie contemporaine. Même souci pour François Boddaert, qui vient de créer, avec Georges Monti (des éditions Le Temps qu'il fait) « Les analectes », une collection qui propose des anthologies de poètes contemporains.

Mais on ne peut parler de ce secteur de l'édition sans évoquer les aides publiques dont il bénéficie. « Avec le Centre national du livre, publier de la poésie n'est pas risqué », affirme Paul Otchakovsky-Laurens (voir ci-contre). Ces aides, si nécessaires soient-elles, ne doivent pourtant pas, selon Jean-François Manier, devenir « essentielles » afin de ne pas tomber dans un système pervers du type « CNL éditeur ». Jean Orizet souhaite quant à lui que « le circuit d'aides fonctionne au-delà de l'aide à la publication, qu'il s'attache à la diffusion et permette une meilleure mise en place en librairie ».

Autre motif de satisfaction pour les éditeurs : le succès de manifestations telles que « Lectures sous l'arbre » (organisées par Cheyne) ou le « Marché de la poésie » à Paris, qui rassemblent un public passionné. Jean-Michel Place, organisateur de cette manifestation, estime que 30 000 ouvrages sont ainsi vendus pour un chiffre d'affaires estimé à 2/2,5 millions de francs (304 898 à 381 122 €). De même, tous se réjouissent, comme Jean Orizet, que « l'oralité reprenne du poil de la bête » ; et de rappeler l'audience des lectures de Fabrice Luchini à la Maison de la poésie à Paris. Bien sûr, tout cela n'invalide pas les inquiétudes et les questions des éditeurs de poésie – souvent légitimement adressées aux médias –, mais permet, en ce printemps annoncé, de sortir peut-être de la morosité.

Emilie Grangeray et Patrick Kéchichian

## Le soutien du CNL

Les aides du CNL à la poésie – attribuées sur avis d'une commission composée d'une douzaine de membres et renouvelée tous les trois ans – se répartissent entre auteurs, traducteurs, éditeurs, revues, librairies, bibliothèques et manifestations diverses.

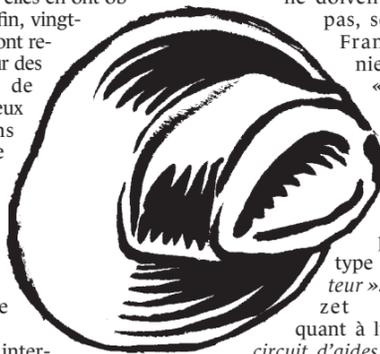
L'aide aux éditeurs – dont les deux tiers vont à des éditeurs de province – peut se monter à 50 % du coût de fabrication du livre. Elle prend la forme de subventions, ce qui est une originalité – dont bénéficie également la branche « théâtre » – par rapport à l'ensemble des aides attribuées par le CNL à la littérature qui sont habituellement des prêts. Quant à l'aide aux auteurs, elle fonctionne sous forme de bourses – de 20 000 F à 160 000 F (de 3 049 à 24 392 €) – attribuées à un poète dont les textes ont déjà été édités ou publiés dans une revue.

Mais le soutien du CNL se fait aussi en direction de la diffusion et de la mise en valeur de la poésie. Depuis 1994, le Centre national du livre encourage les librairies à acquérir des titres parus depuis plus d'un an en subventionnant une partie de leurs achats – acquisitions qui doivent désormais comporter un quart de poé-

sie contemporaine. Quatorze librairies ont ainsi profité de cette aide en 1998. Les bibliothèques, elles, bénéficient de crédits d'achat de livres : vingt-trois d'entre elles en ont obtenu en 1998. Enfin, vingt-cinq associations ont reçu un soutien pour des manifestations de poésie et vingt-deux pour des actions dans le cadre de l'opération nationale du mois d'octobre « Lire en fête ».

Au total, le CNL a consacré en 1998 près de 6 300 000 F (960 429 €) à ces interventions en faveur de la poésie, ce qui représente une augmentation d'un quart par rapport à 1996. Ainsi, 21 auteurs ont reçu une aide globale de 1 600 000 F (243 918 €) ; 166 ouvrages ont bénéficié d'une enveloppe de 1 696 800 F (258 675 €) ; 650 000 F (99 092 €) ont été alloués à 30 revues ; 55 500 F (8 461 €) ont été attribués à 14 librairies ; 266 500 F (40 628 €) à 23 bibliothèques ; alors qu'une aide de 1 388 000 F (211 600 €) a été octroyée à 25 manifestations.

E. G.



**Analyser l'art de la séduction pousse à la curiosité.**

**LIVRESHEBDO**  
CHAQUE SEMAINE

Uniquement sur abonnement au 01 44 41 28 62

**Il vous manque l'encyclopédie Bonneton sur votre région ?**

Rendez-vous chez votre libraire ou au Salon du livre, stand G 52  
Renseignements : 01 45 20 17 42

ENCYCLOPÉDIES BONNETON

Des ouvrages de référence sur tous les sujets

- Art
- Histoire
- Traditions
- Langue
- Littérature
- Milieu naturel
- Economie et société

● LE 23 MARS. CABARET POÉTIQUE. A Besançon, comédiens, musiciens et chanteurs seront réunis autour de textes poétiques (tél. : 03-81-48-46-40).

● LE 27 MARS. RÉGION. A Besançon, le Printemps des poètes franc-comtois sera l'occasion de diverses manifestations au Nouveau Théâtre, à la librairie Camponovo et à la Médiathèque Pierre-Bayle (tél. : 03-81-88-55-11).

● DU 23 AU 27 MARS. PREMIÈRE. A Montpellier, la librairie Molière donnera carte blanche à des poètes non publiés (tél. : 04-67-60-72-17).

● DU 22 AU 27 MARS. VISIONNAGE. A Toulouse, un visionnage des dernières répétitions d'*Augias*, de Claude Louis-Combet, sera organisé au Théâtre Cornet à dés (tél. : 05-61-42-02-87).

● LE 21 MARS. LECTURE. A Lille, la Compagnie du Mentir Vrai proposera une lecture de *Poussière de la caravane*, de Mahmoud Darwich, et de *Poèmes d'exil*, de Bertolt Brecht (tél. : 03-20-31-06-31).

● LES 23, 25 ET 29 MARS. MANIFESTATIONS. A Marseille, interventions poétiques, spectacles, projections et rencontres seront organisés par le Théâtre de la Criée (tél. : 04-91-54-74-54).

● LE 24 MARS. TABLE RONDE. A Pau, des interventions de spécialistes de poétiques et de poètes de langues occitane, castillane, portugaise, catalane et basque sur l'enjeu des langues en poésie seront proposées ainsi que de nombreuses lectures (tél. : 05-59-92-32-59).

● DU 22 AU 24 MARS. MANIFESTATIONS. A Nice, lecture, soirée musicale et débat seront organisés (tél. : 04-92-07-60-60).

● DU 22 AU 25 MARS. MANIFESTATIONS. A Nice, lecture, rencontre et remise des prix du Concours de poésies des étudiants de l'UNSA seront proposées (tél. : 04-93-37-54-80).

● LES 24 ET 26 MARS. REVUES. A Nice, un café poétique rassemblera des revues consacrées à la poésie (tél. : 04-93-13-90-90).

● DU 26 AU 28 MARS. FESTIVAL. A Nantes, la Maison de la poésie de Nantes et région organisera un festival Poésie et musique sur le thème « Voix : un voyage romantique ». Poètes, musiciens, chanteurs proposeront lectures, ateliers d'écriture, spectacles et expositions (tél. : 02-40-14-12-79).

● LE 24 MARS. NOCTURNE. A Poitiers, une lecture par des poètes et des interventions d'étudiants et professeurs seront organisées (tél. : 05-49-45-32-75).

● LE 27 MARS. MANIFESTATIONS. A Limoges, déambulation poétique, lecture et rencontre-débat seront proposées (tél. : 05-55-00-43-21).

● DU 23 AU 25 MARS. INSULAIRE. A Corte, lectures, chants poétiques et tables rondes seront proposés autour notamment des thèmes : « La production poétique des îles de Méditerranée » et « Poésie orale et improvisation » (tél. : 04-95-45-00-78).

★ Pour tout renseignement : Le Printemps des poètes, 42, avenue des Terroirs-de-France, 75012 Paris, tél. : 01-44-75-33-26 ; fax. : 01-44-75-33-48 ; [www.printempsdespoetes.com](http://www.printempsdespoetes.com)

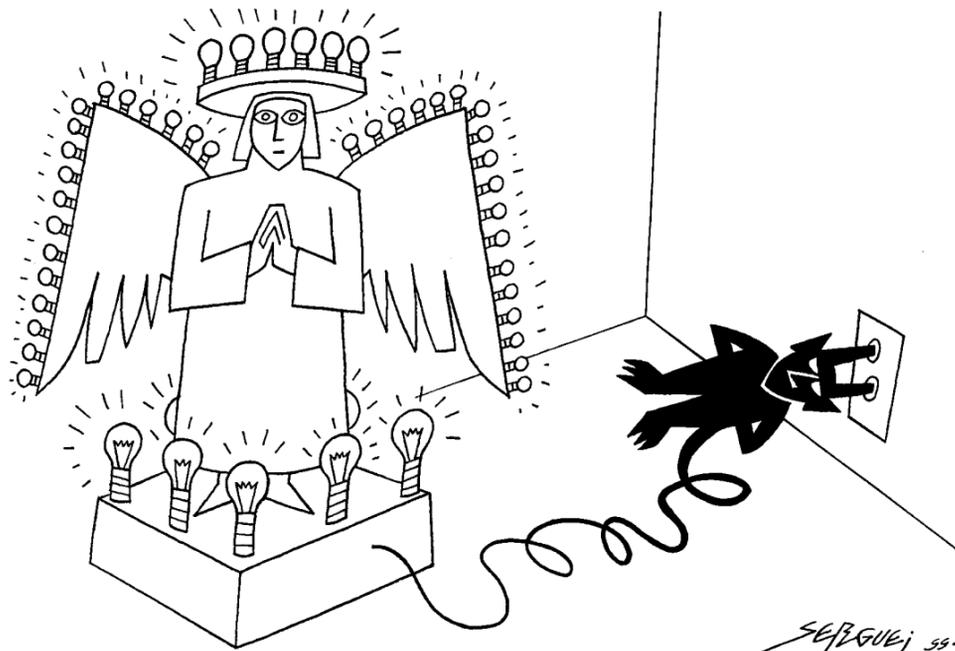
**REFUS DE TÉMOIGNER**  
UNE JEUNESSE

# Sous la science, la magie ?

**RAYMOND LULLE ET GIORDANO BRUNO**  
(Lull and Bruno.  
Collected Essays. Vol. I)  
de Frances A. Yates.  
Traduit de l'anglais  
par Muriel Zagher,  
PUF, coll. « Questions »,  
398 p., 398 F (60,67 €).

C'est une petite place. Les maisons sont étroites, de guingois. On vend là depuis des siècles légumes et fleurs. Quatre saisons, cageots entassés, marché populaire. Deux ou trois restaurants bon marché. Gens du quartier. Une fontaine à l'un des bouts, grande vasque – et derrière, une table un peu plus bourgeoise. En face, un cinéma dont pourraient encore sortir, à la dernière séance, quelques silhouettes des *Vitelloni*, ces jeunes vieux garçons des années 50. Un carré de province, quelques mètres hors du temps. C'est là, Campo dei Fiori, place aux Fleurs, que fut brûlé, sur un coin de Rome sans façon, à deux pas du Palais Farnese, le philosophe Giordano Bruno. C'était le 17 février 1600. Ses livres furent détruits place Saint-Pierre, et lui sur cette petite place où se trouve à présent une statue à sa mémoire. On dit que ces dernières paroles, sur le bûcher, furent simplement : « Plus on est intelligent, plus on est couillonné. »

Car il avait la langue bien pendue, le verbe facilement grossier et le sens de la provocation. A cinquante-deux ans, il mourait pour n'avoir pas cédé devant l'Inquisition. Sept ans de cachot avant les flammes. Auparavant encore, il avait été, selon le mot de Hegel, une « comète à travers l'Europe ». Venise, Genève, Lyon, Montpellier, Toulouse, Paris, Londres, Oxford, Paris, Wiesbaden, Marbourg, Prague, Francfort, Zurich et retour à Venise. Trois fois excommunié : par les calvinistes à Genève, les luthériens à Wittenberg, les catholiques à Rome. Un tempérament. On irait trop vite, malgré tout, si l'on voulait faire de Giordano Bruno uniquement un martyr de la raison. Savant moderne victime de



la bêtise triomphante ? Esprit annonciateur des Lumières, immolé par les obscurantistes ? Ce n'est pas si simple. S'il pourfend volontiers ce qu'il appelle les « balourdises diplômées », Bruno demeure tributaire d'un outillage intellectuel ancien. Par tout un aspect de son œuvre, il est à ranger du côté des mages, occultistes et alchimistes plutôt que des hommes de science, au sens d'après Galilée. Encore fallait-il, pour que l'on commençât à s'aviser de l'existence de cette face cachée, un travail patient, subtil, informé. Frances Yates, disparue en 1981, en fut la pionnière et l'organisatrice.

Le livre traduit aujourd'hui en français rassemble des études préparatoires à ses travaux majeurs. C'est le dernier mis au point par

l'historienne. Elle mourut peu après l'avoir revu, âgée de quatre-vingt-deux ans. Une longue série d'ouvrages, devenus des références indispensables, ont révélé combien « Dame Frances » – en effet annoblie par la Reine – fut une pionnière opiniâtre, dont l'acharnement et la perspicacité ont permis de modifier tout un pan de nos connaissances historiques. En étudiant notamment la relation entre *Giordano Bruno et l'hermétisme*, en scrutant ce que furent *Les Arts de la mémoire*, en retraçant le réseau des *Académies françaises au XVI<sup>e</sup> siècle*, l'historienne de l'Institut Warburg a reconstitué, au fil des décennies, une face cachée de l'histoire des idées (1). Elle a fait comprendre, avec un luxe de détails et de preuves,

combien les commencements de la science moderne étaient mêlés à des croyances magiques et à des pratiques occultes. On doit à Frances Yates cette découverte : les grandes figures de la Renaissance avaient en tête de tout autres idées que celles que nous leur attribuons.

Ainsi Bruno est-il un disciple de Raymond Lulle, auteur au XIII<sup>e</sup> siècle d'un « Art », une technique censée résoudre toutes les questions dans tous les domaines. Cette doctrine exerça une influence considérable jusqu'à l'âge classique, en particulier à Paris. La conviction de Lulle était démesurée : « Encore vous dis-je que je possède un Art général, nouvellement donné par le Saint-Esprit, grâce auquel on peut connaître toute chose

*Giordano Bruno, brûlé en 1600, passait autrefois pour un martyr de la science. Grâce à l'historienne anglaise Frances Yates, disparue en 1981, on mesure l'importance de la magie et des doctrines dans sa pensée*

naturelle (...); bon pour le droit, et pour la médecine, et pour toute la science, et pour la théologie, laquelle m'est plus au cœur. A résoudre questions aucun art tant ne vaut ni à détruire erreur par raison naturelle. » Croyant détenir une structure logique et combinatoire conforme exactement à celle de la réalité elle-même, Lulle est donc persuadé qu'il suffit de calculer les questions pour obtenir, en tous domaines, une réponse infaillible. Grâce à son art – dont Frances Yates découvre les relations à la Cabale, et surtout le lien à l'œuvre de Jean Scot Erigène, demeuré inaperçu avant elle –, Raymond Lulle pensait parvenir à convertir juifs et musulmans, en les convainquant de manière irréfutable de la vérité de la Trinité chrétienne.

Trois siècles plus tard, Giordano Bruno constitue un « missionnaire lulliste d'un genre nouveau ». S'il transpose fidèlement les règles logiques du maître sur de nouveaux registres – dans le domaine de la mnémotechnique –, il s'en écarte par ses convictions non chrétiennes. Toutefois, ce ne sont pas le rationalisme ou le scepticisme qui conduisent Bruno à rompre avec le christianisme. Frances Yates montre au contraire qu'il doit être considéré comme un

« mage de la Renaissance », adepte convaincu de la supériorité des vérités « égyptiennes », défenseur des doctrines transmises par les textes attribués à Hermès Trismégiste. Celui qui devait mourir brûlé sur le Campo dei Fiori ne se battait pas pour une connaissance mathématisée de la réalité physique. Il était surtout influencé par l'hermétisme que les néoplatoniciens de Padoue avaient remis à l'honneur.

Frances Yates fut incontestablement une grande érudite, un esprit à la fois savant et hardi. Elle a largement modifié l'image de la Renaissance. Peut-être a-t-elle parfois « tordu le bâton dans l'autre sens », en accordant une place prépondérante au rôle autrefois négligé de l'occultisme. Il n'est pas absolument certain que les considérations ésotériques aient joué – dans la politique comme dans la science – le rôle qu'elle leur attribue. La discussion est affaire de spécialistes. Quelle qu'en soit l'issue, cela ne changera rien d'essentiel au plaisir de la lecture ni aux réflexions que ces travaux suscitent. L'important est en effet de saisir combien la réalité historique diffère des représentations convenues que nous en avons. La science devrait être pure, naître toute armée, combattre l'irrationnel, s'opposer aux magiciens, ne pas cultiver le secret, lutter pour dissiper les mystères. Ce n'est pas ainsi. On la trouve plutôt empêtrée dans des affaires obscures, enchevêtrée à des croyances qui n'ont rien de scientifique, mêlée à de vieux héritages. On saura gré aux travaux capables de restituer ces méandres paradoxaux.

(1) On lira notamment, en français, parmi les six titres de Frances Yates actuellement disponibles, *Giordano Bruno et la tradition hermétique* (Dervy, 1996) et *Les Académies françaises du XVI<sup>e</sup> siècle* (PUF, 1996).

★ Signalons que **Les Belles Lettres** ont entamé la publication des œuvres complètes de **Giordano Bruno**, sous la direction de **Giovanni Aquilecchia**, en une vingtaine de volumes. Cinq ont déjà paru depuis 1993.

## Du bon usage des grands hommes

Pourquoi lirions-nous Goethe aujourd'hui ?  
Danièle Cohn avance quelques raisons – elles sont convaincantes

**LA LYRE D'ORPHÉE**  
**Goethe et l'esthétique**  
de Danièle Cohn.  
Flammarion, 240 p.,  
120 F (18,29 €).

**HERCULE À LA CROISÉE**  
**DES CHEMINS**  
**et autres matériaux figuratifs**  
**de l'Antiquité**  
**dans l'art le plus récent**  
Traduit de l'allemand  
et présenté par Danièle Cohn.  
Flammarion, 244 p., 118 ill.,  
195 F (29,72 €).

Goethe, son chêne, Weimar, le jeune Werther, la jeune Charlotte, Eckermann, Wilhelm Meister : l'énumération est facile. Mais, une fois ces noms cités, une fois affirmé que Goethe est l'écrivain allemand le plus illustre, qui tire les conséquences d'une telle évidence ? Qui, par exemple, lirait Goethe avec, à l'esprit, les incertitudes et les querelles du débat esthétique contemporain ? Il n'est mentionné que de loin en loin, autorité obsolète, pensée dont l'usage se serait perdu au cours du siècle. Nul ne douterait qu'il est nécessaire de relire Kant. Mais Goethe, pourquoi donc ?

Il faut quelque héroïsme et un mépris résolu des modes pour en-

treprendre de démontrer que, justement, il serait précieux et peut-être même urgent de revenir à cet auteur. Il faut le goût de la provocation à froid pour soutenir qu'il y a, en lui, de quoi en finir avec nombre de doctrines dégradées en lieux communs et slogans. Danièle Cohn a ces vertus et les met en œuvre. *La Lyre d'Orphée* – titre nervalien autant que goethéen – est un livre étrange et utile.

### AU PLUS PRÈS DE L'ÉCRITURE

Il se compose de deux parties, de longueurs très inégales, de nature et de tonalité distinctes. Il y a d'une part l'introduction, une vingtaine de pages, et de l'autre six chapitres. « *Mode d'emploi* », dit Danièle Cohn de son introduction. C'est trop peu dire. Non que les chapitres ne puissent se lire seuls. Mais leur sens et le sens de leur rapprochement ne s'établissent que grâce aux premières pages, où l'auteur développe sa démarche critique, laquelle a pour objet la pensée esthétique occidentale telle qu'elle grandit et se divise depuis l'*Aesthetica* que Baumgarten publia en 1750 jusqu'aux essais récents de Danto et de l'esthétique analytique. Le dessein se dévoile progressivement : il s'agit de désigner limites et oublis, de se délivrer des supposées évidences, d'affirmer une position autonome.

Cette exigence suppose que soient affrontés systèmes et théories, qu'ils soient étudiés de l'intérieur, selon leur logique, et de l'extérieur, selon un relativisme que l'histoire des idées et l'histoire des arts approvisionnent en arguments. Ainsi de la « philosophie comme discipline », qui ne lit pas Panofsky, qui ne lit pas davantage Bataille, et « se contente de gloser son propre corpus du point de vue d'une histoire de la philosophie, coupée des mouvements artistiques de son temps et tributaire d'une forme très hégélianisée de l'histoire de l'art, c'est-à-dire d'une philoso-

phie de l'histoire de l'art plutôt que d'une histoire de l'art proprement dite ». Ainsi du « clercisme » heideggerien. Le but avoué est de se dégager des autorités afin d'affirmer la force d'une pensée morphologique. « *En évitant d'instaurer le rapport culturel que l'esthétique heideggerisante entretient à l'œuvre d'art, sans pour autant la réduire à un objet d'art comme le fait l'esthétique analytique, et à rebours d'un structuralisme qui a dissous la forme dans des formalisations, le fil morphologique devrait favoriser une compréhension de l'art qui mette en lumière la substance vivante et humaine dont l'œuvre est la configuration unique.* »

Étudier Goethe, c'est observer à la lumière des observations de l'écrivain lui-même, comment cette « substance » se fait œuvre en inventant ses formes, ce qui exclut que soit maintenue l'absurde division d'un contenu et d'un contenant. C'est se glisser dans le flux d'une création, sans tomber dans les commodités du biographisme, mais en considérant le créateur, autant que faire se peut, dans le mouvement interne de son travail. Non pour le statuer, ni pour l'imiter, mais pour en faire « un mythe qui fera vivre d'autres individus », comme Thomas Mann l'écrit de Goethe. D'un chapitre à l'autre, il apparaît que Danièle Cohn veut s'approcher au plus près possible de l'écriture, jusqu'à se risquer dans des jeux d'échos, de reflets, de fascination. Morphologie est pour elle le mot juste, dans la mesure où elle refuse ce que les habitudes formalistes ont de mortifère. Au reste, plus le livre va vers sa fin, plus la poésie y prend de place, qu'elle soit reprise de Goethe lui-même, de Rilke aussi, qui devient non un deuxième Goethe, mais sa projection dans la modernité, quand la beauté ne peut se détacher de la mélancolie. Goethe fait écrire, Goethe fait résonner : le lire aide donc à élargir

la liberté de pensée du lecteur, avant qu'elle ne se fasse liberté d'écriture.

Danièle Cohn publie simultanément sa traduction de quelques essais inédits en français de Panofsky, parmi les derniers qu'il ait achevés avant de fuir le III<sup>e</sup> Reich. La jubilation du savant est intense et s'autorise tous les plaisirs, jusqu'à celui qu'il tire des plus délicates reconstitutions de la trame iconographique et symbolique d'un Raphaël ou d'un Dürer. Là encore, il est sans cesse question de formes qui se constituent, qui s'alimentent, qui produisent quelquefois des excroissances extravagantes. Autrement dit, il est question là encore de morphologie de la création artistique.

Philippe Dagen

### Livraisons

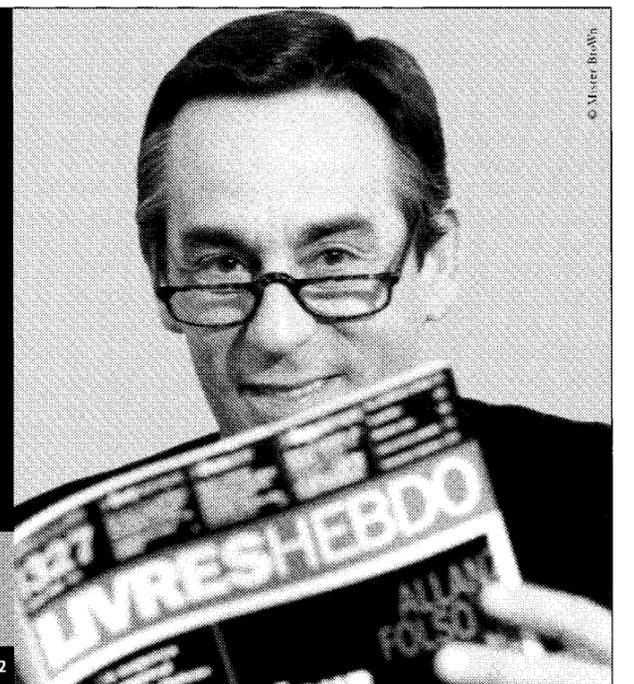
● **L'ÉCUME DE LA TERRE**, de Claude Allègre  
Proposée au début du XX<sup>e</sup> siècle par le météorologue allemand Alfred Wegener, l'hypothèse de la dérive des continents suscita l'hostilité ou le scepticisme des spécialistes des sciences de la Terre. L'examen des laves basaltiques et l'exploration des fonds sous-marins, dans les années 50, furent à l'origine de la reprise, largement amendée, des recherches de Wegener. Un article de l'Américain Harry Hess, en 1962, passe pour l'acte fondateur de la théorie des plaques lithosphériques. Suivi et étayé par d'autres contributions qui portent sur l'expansion du fond des océans, il est à l'origine de la tectonique des plaques. Claude Allègre l'adopte et la présente en 1983 dans la première version de *L'Écume de la Terre*, ici remise à jour et dégraissée des passages les plus techniques. (Fayard, 312 p., 160 F [24,39 €]) J.-P. Th.

● **LE PÉPLUM : L'ANTIQUITÉ AU CINÉMA**, dossier réuni par Claude Aziza  
On doit aux fondateurs du ciné-club Nickel-Odéon (Bertrand Tavernier, Bernard Martinand, Yves Martin) l'invention du terme « péplum » pour désigner un film où il est question de l'Antiquité. Un (mauvais) genre dédaigné, sur lequel il n'existe aucun ouvrage en langue française. C'est dire l'intérêt de ce travail collectif, où historiens et enseignants explorent images d'Épinal, fantasmes et conformismes véhiculés par ces représentations de l'univers impitoyable des dieux et demi-dieux des mythologies égypto-gréco-romaines. Très utile, la chronologie du film à l'antique d'Henri Dumont, qui dresse l'inventaire des films par périodes historiques. (*CinémAction* n° 89, 184 p., 125 F [19,05 €]) J.-L. D.

Passer  
chaque jour  
d'une rive  
à l'autre oblige  
à avoir l'œil  
sur tout.

**LIVRESHEBDO**  
CHAQUE SEMAINE

Uniquement sur abonnement au 01 44 41 28 62



## RELIGIONS

● par Henri Tincq

## Sectes : la tentation de l'aveugle répression

## SECTES ET DÉMOCRATIE

sous la direction de Françoise Champion et Martine Cohen. Seuil, 396 p., 145 F (22,10 €).

Les sectes sont un sujet trop sérieux pour être confié aux seuls hommes politiques, aux policiers garants de l'ordre public, aux associations de défense de victimes et aux médias friands d'émotion, affûtés par de récentes tragédies. Telle pourrait être la « morale » des chercheurs en sciences sociales, qui ne prétendent pas détenir la vérité d'un phénomène aussi complexe, mais répètent qu'il n'est pas de bonne politique de répression des sectes sans solide expertise préalable. Cette évidence ne va pas de soi sur un terrain aussi miné que celui des sectes devenu, depuis l'embrasement du ranch de Waco (Texas) et les massacres-suicides de l'Ordre du Temple solaire (OTS), l'archétype de toutes les peurs de l'an 2000.

A juste titre, la communauté française des sociologues n'apprécie guère d'avoir été mise à l'écart des enquêtes officielles sur les sectes – qu'elles soient d'origine parlementaire (rapport Gest-Guyard de janvier 1996) ou gouvernementale (Observatoire des sectes, puis Mission de lutte contre les sectes, présidée par Alain Vivien) – au profit d'un discours unilatéral de stigmatisation tenu par des associations justicières, par des élus cédant à l'émotion populaire, par quelques journalistes ou psychiatres vindicatifs. Ces universitaires souffrent des campagnes qui mettent en cause leur objectivité – et même leur honnêteté – pour peu qu'ils tentent d'introduire des nuances de bon sens dans un débat en tout point piégé.

C'est pourquoi, sous la conduite de deux d'entre eux, Françoise Champion et Martine Cohen, ils viennent de publier un ouvrage qui n'est ni revanchard ni polémique – c'est rare en une matière aussi explosive – et devrait devenir la référence obligée. Ils admettent que les classiques analyses de Max Weber et Ernst Troeltsch, distinguant Eglises et sectes (dissidences protestataires), sont aujourd'hui dépassées. La remise en question des « vérités » de science et de foi a ouvert la voie à une « dérégulation », d'une ampleur sans précédent, de toutes les croyances. Les migrations et la « mondialisation » ont accéléré, dans la sphère des religions, des transferts, une fragmentation et des dérives parfois périlleuses pour le droit et la démocratie.

Raison de plus pour garder la tête froide, pour ne pas céder aux affolements de l'opinion, ni s'enfermer dans les classiques querelles de définition (la secte réclamant le statut légitime de religion), enfin pour mesurer les phénomènes sur le long terme. Il y a un siècle, par exemple, l'Armée du salut était considérée comme une secte agressive et aurait figuré dans la liste des cent soixante-douze groupes proscrits du dernier rapport parlementaire. Aujourd'hui, elle est régulièrement « nominée » pour le prix Nobel de la paix. Même chose pour les communautés charismatiques analysées par Martine Cohen. Dans leur phase d'« effervescence » initiale, autour du culte du « berger » (chef de la communauté), elles passent pour des sectes. Si certaines, en prenant des distances avec l'Église catholique, ont confirmé cette « dérive sectaire », le temps a permis à d'autres de corriger le tir. Dans le même esprit, Régis Déricquebourg décrit, chez les Témoins de Jéhovah, un lent processus de « sortie » d'une logique sectaire, qui est toutefois loin d'être accomplie.

Outre le temps, l'espace permet une autre appréciation du phénomène. Malgré des conditions d'implantation identique en Europe, la Soka Gakkai (dissidence du bouddhisme fortement réactivée au Japon, où elle reste source de polémiques) est traitée comme une secte en France (où elle est peu présente), à la différence de l'Italie, où elle est même assez populaire grâce à la présence, parmi ses vingt mille membres, de la vedette du Calcio, Roberto Baggio. Autrement dit, on ne peut plus se contenter d'une vision en noir et blanc de ce qu'il faut bien continuer d'appeler, faute de mieux, les « sectes ».

La France a été le seul pays d'Europe (avec la Belgique) à avoir publié une liste noire de 147 sectes, amalgamant de véritables entreprises coercitives, voire criminelles, et des groupes inoffensifs, tous livrés à la même vindicte. Pourtant, ce même rapport parlementaire se garde de réclamer une législation antisectes. Cette « contradiction » n'en finit pas d'étonner Jean Baubérot, nouveau président de l'École pratique des hautes études en sciences religieuses, qui y voit le fruit de la tension entre les deux « idéaux laïques » de la France : celui de la « dénonciation idéologique » (qu'atteste la publication d'une liste de sectes) et celui de la « neutralité juridique » (qui dissuade l'Etat de préconiser toute législation à caractère religieux).

De cette série de monographies – que les associations antisectes jugeront bien iréniques, voire complices – menées par les meilleurs spécialistes en France et en Europe (Danièle Hervieu-Léger, Roland Campiche, Enzo Pace, Massimo Introvigne, Louis Hermant, Francis Messner, etc.), ressort l'idée qu'il est peu de sujets aussi révélateurs des dysfonctionnements de la société que celui-ci. Le succès des sectes (qui reste, quantitativement, très relatif) n'est pas étranger à ce besoin de « certitudes », devenues folles, qu'une société aux convictions absentes ou flottantes ne saurait plus transmettre. A force de sous-estimer ces carences en amont, une politique de répression aveugle contre lesdites sectes serait vouée à l'échec.

Reste la question qui parcourt la remarquable analyse sur l'Ordre du Temple solaire du Suisse Jean-François Mayer, qui fut le seul chercheur à avoir pu observer ce groupe avant sa fin macabre. Pour prévenir l'hypothétique dérive d'un seul groupe potentiellement meurtrier, faut-il mettre en œuvre une police générale de tous les groupes aux apparences sectaires ? Chez les élus et dans les associations antisectes, la tentation est grande de répondre par l'affirmative. Mais, face à un phénomène aussi éclaté et hétérogène, peut-il y avoir une réponse globale ? C'est au cas par cas, et dans la mobilisation de toutes les compétences, qu'il sera davantage possible de prévenir de nouvelles tragédies.

Deux autres ouvrages de Jean-Marie Abgrall, membre de la nouvelle mission interministérielle (*Les Sectes de l'apocalypse*, chez Calmann-Lévy), et d'Alain Gest, président de la commission d'enquête parlementaire de 1996 (*Sectes, une affaire d'Etat*, chez l'Archer), ne s'embarrassent pas de tant de prudences et justifient l'actuelle option gouvernementale de lutte contre les sectes.

## PASSAGE EN REVUE

## ● « Le Trait »

Fondée en mai 1998, cette revue de littérature consacre un numéro double à une réflexion sur la liberté des corps dans le temps. Dans un entretien avec Christiane Lemire, Chantal Thomas explore les états de liberté offerts par une pensée « de l'abrupt, du vertige, du miracle scintillant et sensuel », ou comment appréhender l'infini. Le peintre Henri Yéru parle de l'appréhension du modèle dans l'abstrait et du « temps-lumière ». Un dossier est consacré au romancier québécois Hubert Aquin, « à la hauteur du lyrisme de la Bible », tandis que Julia Kristeva, réfléchissant à l'étrange rapport d'un écrivain à l'espace de sa ville, piste Proust au Ritz. Autres contributions : celles d'un photographe en balade, d'un médecin tenant son carnet d'hôpital, d'un voyageur en Italie tout à ses « sensations colorantes ». (47 bis, rue Bénard, 74014 Paris, tél. : 01-43-95-60-12, diffusion : Jean-Paul Vecchioli, 54, avenue de Paris, 94800 Villejuif, n° 3-4, 148 p., 98 F [14,94 €]). – J. L. D.

## INTERNATIONAL

par Daniel Vernet

## LES ÉTATS-UNIS D'AUJOURD'HUI

Mal connus, mal aimés, mal compris d'André Kaspi.

Plon, 288 p., 118 F (17,98 €).

André Kaspi n'est pas professeur pour rien. Son objectif est d'amener les lecteurs à « poursuivre leur réflexion en lisant les ouvrages rassemblés dans la bibliographie », en bon pédagogue qui au début du cours donne à ses étudiants la liste des livres à lire pendant l'année. A quelle aune doit-on alors juger de la réussite ? Au désir du lecteur conquis d'aller plus loin, « de mieux connaître les modes de pensée, les comportements et les mécanismes d'outre-Atlantique » ? Ou au sentiment, le livre refermé, que les Etats-Unis sont mieux compris sinon mieux aimés ?

Le spécialiste a parlé. En moins de trois cents pages, il ne propose certes pas une étude exhaustive des Etats-Unis d'aujourd'hui, mais il touche tous les domaines, de la démographie à la politique étrangère, de l'économie à la culture, balayant au passage quelques clichés, d'autant plus pernicieux et insistants que les Européens, et notamment les Français, se croient bien informés sur leur partenaire d'outre-Atlantique. Ils sont même surinformés, affirme André Kaspi, c'est-à-dire « désinformés ». Il convient alors de se débarrasser de quelques idées reçues et accepter que les Etats-Unis se caractérisent d'abord par le changement et l'hétérogénéité. Ce qui était vrai il y a cinq ans, ne l'est plus aujourd'hui, et ce qui est vrai aujourd'hui, ne le sera plus dans cinq ans. Vue de 6 000 kilomètres, écrit André Kaspi, « la diversité ne semble pas la caractéristique fondamentale (...). Elle le devient dès qu'on met le pied sur le territoire ». Les exemples abondent. Si la Constitution est la même depuis les pères fondateurs, le système politique a beaucoup

## POLITIQUE

● par Thierry Bréhier

## L'ÉTAT DE L'OPINION

Etude de la Sofres présentée par Olivier Duhamel et Philippe Méchet, Seuil, 282 p., 160 F. (24,39 €).

Il est fort possible que le siècle s'achève comme il a commencé, avec une gauche modérée au pouvoir, minoritaire dans le pays (...), pratiquant un réformisme prudent, face à une droite morcelée. Ce pronostic ouvre l'annuel *Etat de l'opinion* publié par la Sofres, bien des analyses réunies par cet ouvrage le justifiant. Il ne s'appuie pas sur des intentions de vote, forcément aléatoires à plus de trois ans de la date normale des élections présidentielle et législatives, mais sur les changements profonds constatés dans les comportements des Français et l'échelle de leurs valeurs. Or les sondages sont surtout fiables, donc particulièrement intéressants, pour l'analyse des évolutions à long terme.

La droite traverse une « crise d'autorité et de leadership », une « crise d'identité et programmatique », elle est dans une « impasse stratégique » et connaît « un délitement organisationnel », commence par analyser Patrick Buisson, l'auteur de la prophétie. Le principal responsable en est, bien sûr, celui qui devrait en être le patron naturel, Jacques Chirac. Patrick Buisson démontre que si le président de la République a regagné la confiance des électeurs, les sondés ne lui permettent pas de critiquer l'action de Lionel Jospin. Plus grave peut-être pour son avenir,

## SOCIÉTÉ

● par Philippe-Jean Catinchi

## RUGBY D'ICI

Une manière d'être au monde ouvrage collectif dirigé par Sébastien Darbon. Ed. Autrement, « Mutations » n° 183, février, 224 p., 120 F (18,29 €).

Tandis que le dernier Tournoi des cinq nations mobilise au-delà des aficionados du ballon ovale, que la perspective imminente de la quatrième Coupe du monde conduit à s'interroger sur le devenir d'un sport amateur « condamné » au professionnalisme, l'intérêt pour le rugby déborde sans complexe son public traditionnel. Est-ce la contagion de la fièvre générée par l'exploit des Bleus lors de la Coupe du monde de football, en juin et juillet 1998 ? Il y a fort à parier que le phénomène n'est pas lié, tant le rapport contrasté entre les deux sports collectifs ignore d'ordinaire ce genre d'incidence. Mais force est de constater que le rugby occupe en librairie d'autres créneaux que les récits épiques et les souvenirs « mythologisés », les essais enflammés (de Jean Lacouture à Pierre Sansot) et les traditionnelles histoires de clubs.

Ignoré du champ romanesque – rien de notable depuis l'*Adios* de Kléber Haedens, il y a un quart de siècle (Grasset, 1974) –, le rugby vient de faire une entrée remarquée dans le monde du polar avec le très recommandable *Du bruit sous le silence*, de Pascal Dessaint (Rivages/noir, 352 p., 59 F [8,99 €]). S'assurant sagement le concours de spécialistes salués dès l'avertissement, l'auteur reconnaît qu'on ne peut guère pénétrer ce monde sans solides références. Espace tenu pour ésotérique, exigeant pour les pratiquants comme pour les spectateurs, le rugby passe pour définir une culture fermée, tant les règles du jeu – et pas seulement celles qui régissent le cours d'une ren-

## L'Amérique sans préjugés

évoqué, remarque l'auteur en s'intéressant à « la démocratie à l'américaine » et il continue d'évoluer sous nos yeux car il est permis de penser que l'affaire Lewinsky amènera des changements dans les relations entre les trois pouvoirs (exécutif, législatif et judiciaire).

Une autre caractéristique à la fois permanente et changeante des Etats-Unis est qu'ils sont une nation d'immigrants et un peuple-monde. Ils accueillent toutes les ethnies de la terre, avec des courants dominants variables selon les époques. Depuis longtemps, les Européens sont minoritaires parmi les nouveaux arrivés et bientôt les Américains d'origine européenne ne seront plus majoritaires. Les Latino-Américains, les Asiatiques les auront supplantés. La notion même d'intégration a changé. Si tant est qu'il existât un jour, le *melting pot* n'est plus à l'honneur. L'heure est au multiculturalisme, à la coexistence des communautés, ce qui n'empêche pas le sentiment d'appartenance à la nation américaine. Toutefois, imprégné par la notion française d'intégration, André Kaspi craint que les excès de l'ethnicité ne finissent un jour par mettre en péril l'unité nationale des Etats-Unis, à moins que les Américains ne redécouvrent les charmes du *melting pot*.

Cette idée de nation capable d'absorber tous les peuples du monde est particulièrement importante à l'heure de la mondialisation. Elle a plusieurs conséquences. D'abord, les Américains se sentent de plain-pied avec nombre de nations étrangères. Ils peuvent comprendre les Chinois, les Mexicains ou les Irlandais. Ensuite, ils ont tendance à considérer que les Etats-Unis étant un condensé de la planète, « la planète est une excroissance des Etats-Unis ». C'est, explique André Kaspi, ce que les spécialistes appellent « la domestication de la politique étrangère » ou la propension à vouloir appliquer à tout le monde la législation américaine et à frapper

de sanctions les Etats récalcitrants. Pour parvenir à ses fins, il faut être une superpuissance. Depuis la déroute de l'Union soviétique, les Etats-Unis sont les seuls à disposer de ses quatre attributs : la force militaire, le développement économique, l'innovation technique et l'influence culturelle. Parmi les idées reçues, la crainte que les Américains abusent de cette position hégémonique pour intervenir à toute occasion, revient comme un leitmotiv. C'est oublier qu'ils ne veulent pas être les gendarmes du monde, qu'ils en sont plutôt « les shérifs malgré eux », selon l'expression d'un ancien conseiller du Ronald Reagan pour les affaires de sécurité. Le fait que le Congrès où les parlementaires voient le monde à travers les problèmes de leur circonscription électorale limite la marge de manœuvre du président si celui-ci avait l'ambition de se consacrer à la politique internationale. La leçon de George Bush a été retenue par Bill Clinton. La difficulté pour les partenaires des Etats-Unis avait été déjà décrite par De Gaulle : « *Les Etats-Unis apportent aux grandes affaires des sentiments élémentaires et une politique compliquée.* »

Il y a au moins un domaine dans lequel les Etats-Unis avancent comme des bulldozers : celui de la culture. André Kaspi ne le conteste pas. Cette « culture-monde unit et homogénéise », sans visées idéologiques mais pour « faire des profits, beaucoup de profits, encore et toujours des profits ». Comment y résister ? Fidèle à sa volonté de comprendre au lieu de dénigrer, l'auteur refuse l'exaltation de l'exception culturelle (française ou européenne) et suggère d'admettre les réalités économiques pour les utiliser au bénéfice d'un autre modèle. Il existe. C'est un modèle pétri lui aussi de prétention universaliste, de grands sentiments et de grands principes, de fraternité et d'insolence... C'est parce qu'ils ont tellement de points communs que Français et Américains ont tant de sujets d'irritation.

## France de gauche

l'image du chef de l'Etat a changé du tout au tout : il n'est plus « énergétique » mais « tolérant » et même « superficiel ». Le « socle », qui lui avait permis de triompher en 1995, « est ébranlé » et « l'opposition à la réalisation d'un second mandat chiraquien touche près d'un tiers des électeurs qui avaient voté à droite lors des élections législatives de juin 1995 ».

Les partis de droite ne sont pas en meilleur état : elle est « idéologiquement exsangue » et, en février 1998, un de ses électeurs sur quatre approuvait « la politique économique du gouvernement Jospin ». Face à ce champ de ruine, la gauche plurielle se porte bien, et pas simplement grâce à la popularité du premier ministre, fait remarquer Philippe Méchet. Dans la plupart des domaines de l'action gouvernementale, elle est jugée par les sondés plus compétente que la droite, que ce soit « en matière sociale, ce qui n'est pas une nouveauté, mais aussi en matière économique et pour tout ce qui touche à la société et aux institutions ». Elle a ainsi « appris à maîtriser l'économie de marché beaucoup mieux, aux yeux de l'opinion, que par le passé sans perdre son "aura" sociale ».

Le plus encourageant pour la majorité actuellement au pouvoir est l'analyse de Brice Teinturier qui, en faisant réagir les interviewés à 210 mots soigneusement choisis, décortique leur sensibilité profonde. Il constate que de 1980 à 1996 « le système de valeurs des Français [s'est désagrégé] totalement » : « rejet du matérialisme », « montée du détachement », « recul de la conquête », « montée du repli », « amorce d'un rejet du pragmatisme et d'une montée de l'idéali-

sation ». Or si, depuis 1996, les tendances lourdes se sont confirmées, il y a eu, malgré tout, un « arrêt du rejet continu des valeurs liées au matérialisme et à la possession ». De plus, les « six premiers mois de 1998 marquent le début d'un retour des valeurs d'appartenance à une communauté et une aspiration à davantage de proximités, de convivialité ». Ce constat permet à l'auteur d'expliquer l'alternance de 1997 : Alain Juppé « par son action et son style allait à contre-courant de la société », Lionel Jospin « a su à la fois tirer parti de ce rejet et "surfer" sur les valeurs des Français ».

La différence entre droite et gauche est profondément ancrée dans les mentalités. Brice Teinturier le démontre par la même méthode. En s'intéressant aux électors de l'une et de l'autre, il montre que d'un côté on « surnote les valeurs liées au devoir » et « sous-note » celles du « plaisir », à l'inverse de ce qui se passe de l'autre. Toutefois les deux camps sont pluriels. A l'UDF « c'est le plaisir individuel qui est surtout bridé », au RPR « ce sont les débordements de la liberté et la contestation de la société qui sont redoutés ». Les Verts cultivent plus le « plaisir » et « l'attachement » que les socialistes ; les communistes sont ceux qui rejettent le plus le « matérialisme » et la « conquête ». L'auteur en déduit qu'il est « probable » que la droite comme la gauche ne pourront répondre aux attentes profondes des Français qu'en faisant du « concept de modernité » un « enjeu électoral prioritaire ». L'actualité au quotidien montre que Jacques Chirac et Lionel Jospin l'ont déjà compris !

## Rugby : le défi de l'ouverture

contre de quatre-vingts minutes – y sont à la fois complexes et impératives, tacites aussi souvent.

C'est pourquoi le numéro que la revue *Autrement* consacre à ce sport réservé, marqué par le poids d'une tradition et d'une convivialité spécifiques, est bienvenu, tant par la qualité des témoignages qu'il propose que par la finesse de ses analyses et les interrogations qu'il soulève sur un avenir immédiat incertain.

« Au rugby, on va au combat, et malgré des cultures et des éducations différentes on respecte l'autre et on en fait un ami. On va le toucher, alors ça devient quelque chose de très personnel, de très proche. On prend le risque d'aller vers la différence, de prendre une poire, mais aussi de boire un coup. C'est sensuel, ça... » Cette présentation ardente de Jean-Louis Rocher, journaliste à *La Montagne*, ne doit être trop vite versée au chapitre des enthousiasmes viscéraux qui disqualifient la réflexion. Car l'ensemble des articles rassemblés dans *Rugby d'ici* traque la spécificité de la culture rugbystique avec une volonté de saisir l'âme des stades comme celle du jeu lui-même.

La cohésion du corps collectif – le XV – tient à une communauté de destin, un enracinement hérité, une filiation reconnue, qui ont pu faire parler de « mafia de l'ovale » là où d'autres, moins cruels, parlent de « grande famille ». Cette solidarité qui fait qu'on reconnaît sa dette envers ceux qui vous portent, vous soutiennent, dirigeants, entraîneurs, bénévoles ou supporters, ne doit rien aux pratiques qui soudent un temps les coéquipiers des clubs de foot, mercenaires engagés dans les stages de préparation physique, raids dans la poudreuse et bilan en altitude, avant l'épreuve du terrain. Des témoignages recueillis par Sébastien Darbon (un joueur, Guy Accoceberry ; un entraîneur, Arnaud Daraignès ; un kiné, Michel Sabathié ; un dirigeant, Philippe Garicoix), on retient la porosité des pratiques et le même obsédant attachement au « pays d'origine ». Peut-être est-ce faire la part trop belle au berceau d'une passion

qui semble ne pouvoir être que rurale... (voir *Le Monde* du dimanche 28 février-lundi 1<sup>er</sup> mars.)

Les quelques entrées consacrées au rugby des villes jouent le contre-emploi (le XV dans la cité phocéenne, tout acquise à l'OM et aux « manchots »), la très particulière vocation sociale (rôle dans la lutte pour l'intégration dans les milieux défavorisés comme au Rugby Club Massy) ou la redéfinition des liens entre sport et politique, toujours réels mais désormais tributaires d'options idéologiques nationales, jusque-là tenues en lisière (Toulon à l'heure du FN).

Face aux clivages un peu hâtivement tenus pour permanents (rugby des villes et des champs, « boeufs » de l'avant et « gazelles » de l'arrière, devenus plus joliment, selon la formule de Pierre Danos, ancien demi de mêlée biterrois, « les démenagements de piano et ceux qui en jouent »), Darbon pointe les réelles évolutions qui gommant aujourd'hui certaines des particularités d'un sport collectif où cohabitaient les gabarits les plus variés, où les impératifs diététiques échouaient face à la convivialité d'un partage de la table et du comptoir, juste contrepartie du don de soi fait au collectif. A l'heure de la professionnalisation, commandée par la tentation de l'universalité (imputée par commodité à l'imitation de l'hémisphère Sud et à la stratégie de Rupert Murdoch), le rugby peine à définir son territoire, conscient de compromettre son âme dans une expansion planétaire qui n'obéit qu'à une volonté économique.

Les photos saisissantes de Michel Birot comme le rituel presque cérémoniel de chaque rencontre (ici décrit et analysé à l'occasion d'un Saint-Vincent-de-Tyrosse - Nîmes de novembre 1992) donnent à entendre que la fusion et le « drame collectif » s'accordent mal avec l'individualisme induit par les pratiques nouvelles. D'où les réticences qui se font résistances, combat nouveau à l'issue incertaine. Comme le nécessaire déni d'une universalité qui uniformise.

# De la symbiose judéo-allemande à la Shoah

Pour tenter de comprendre l'impensable, d'en saisir la genèse, Philippe Simonnot analyse, du XVIII<sup>e</sup> siècle à la deuxième guerre mondiale, les rapports riches et complexes qu'ont entretenus juifs et allemands

**JUIFS ET ALLEMANDS**  
Pré-histoire d'un génocide de Philippe Simonnot. PUF, « Perspectives critiques », 296 p., 178 F (27,13 €).



L'Union des étudiants sionistes de Munich (1906)

Pour Philippe Simonnot, la Shoah est un passé qui ne veut, ne peut pas passer, qui exerce encore sur nous son emprise. « Comment cela a-t-il pu arriver ? » Question obsédante qui s'approfondit en une interrogation sur le lieu où elle naquit, l'Allemagne. Là où Daniel Godhagen affirmait avoir tout compris, les Allemands étaient depuis des siècles des antisémites éliminationnistes, une ligne directe conduisait de Luther à Hitler, Philippe Simonnot s'interroge plus profondément sur ce qu'il considère comme « le mystère le plus profond de la Shoah » : « [...] la chose innommable a été initiée là précisément où une "symbiose" entre la culture juive et la culture indigène avait atteint un niveau sans doute inégalé, encore que controversé, dans toute l'histoire de l'Europe, là précisément dans ces pays d'Allemagne, où des juifs pouvaient se sentir allemands sans renoncer à rien de leur judéité ». Dans ces pays, la contribution juive à tous les domaines de la culture fut sans précédent. C'est encore dans ces pays que naquit la *Wissenschafts des Judentum*, la science du judaïsme. Ainsi, pendant près de deux siècles, des hommes ont pu se sentir tout à la fois juifs et allemands.

Ce sont les itinéraires et les œuvres de ces hommes, de Moses Mendelssohn à Sigmund Freud, que Philippe Simonnot, s'appuyant sur un très grand nombre de travaux, revisite dans une étude en trois volets : naissance et apogée de la judéo-germanité, modernité ensuite qui voit l'élaboration de l'antisémi-

tisme ; défaite, enfin, symbolisée par le départ de Freud de Vienne le mois même où les Allemands pénétrèrent en Pologne.

Au commencement, un extraordinaire personnage, le « dernier Moïse » selon Dominique Bourel qui lui a consacré une thèse magistrale, Moses Mendelssohn (1729-1786). Le « Platon allemand », élevé dans la Tradition, accède à la gloire européenne avec son *Phédon* ou *l'Immortalité de l'âme*. Désormais figure éminente de l'*Aufklärung*, il devient aussi une figure non moins éminente de la *Haskala*, les Lumières juives, par sa traduction de la Tora en allemand translittérée en caractères hébraïques, dont le but est double : « Revenir à la Bible la plus pure et apprendre à ses coreligionnaires l'allemand, condition sine qua non de la sortie du ghetto » (Bou-

rel). Car c'est la sortie du ghetto, l'émancipation, qui est l'enjeu de cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, chez les juifs comme chez les Allemands. En 1781, un haut fonctionnaire prussien, Dohm, considéré par les juifs comme « l'un des héros de leur émancipation », publie *De la réforme politique des juifs*, inspirant largement l'abbé Grégoire.

#### HERDER, LESSING, KANT

Se noue au temps des lumières un véritable dialogue judéo-allemand, dont les figures principales sont Lessing, Herder et surtout Emmanuel Kant. Simonnot s'oppose ici à Scholem : « Je nie qu'il ait jamais existé un dialogue judéo-allemand d'une quelconque authenticité [...]. Pour entrer en dialogue, il faut deux interlocuteurs qui s'écoutent mutuellement, qui sont prêts à percevoir

l'autre tel qu'il est pour ce qu'il représente, et à lui répondre. Rien ne peut être plus fallacieux que d'appliquer un tel concept aux discussions entre Allemands et juifs pendant les deux cents dernières années. Ce dialogue est mort à la naissance et n'a jamais eu lieu. »

« Le juif philosophe se sent un peu chez lui sur la terre de Kant », avait écrit Hermann Cohen, philosophe « au prénom prédestiné, puisque c'est celui du héros de la germanité », théoricien de la symbiose judéo-allemande. *Germanité et judéité* (1915) exprime probablement la conviction de beaucoup de ses contemporains : le judaïsme est, avec l'hellénisme, l'une des deux sources de la germanité ; une « harmonie intime » lie judaïsme et germanisme. Ainsi, le Messie ressuscite-t-il, pour les juifs, au sein de l'esprit allemand. L'essai de Cohen est publié alors que s'élabore un antisémitisme violent, où la haine du juif cache celle de la modernité. Cette haine s'exprime de façon exemplaire après la défaite de 1918 dans « l'atmosphère d'hallali » qui entoure la personne de Walther Rathenau. Pourtant, si « l'industriel philosophe » affirme publiquement sa judéité, il a aussi développé « tout un système de pensée où l'antisémitisme du XX<sup>e</sup> siècle [...] pouvait trouver sa place ».

Devenu homme politique, il symbolise, pour les antisémites, l'alliance de l'argent, du pouvoir, de l'esprit et de la trahison. Ses grandioses funérailles, après son assassinat le 24 juin 1922, marquent le glas de l'histoire complexe et passionnante des rapports entre juifs et Allemands que nous relate Philippe Simonnot.

#### Annette Wieviorka

Philippe Simonnot est chroniqueur au « Monde des livres »

# Pour mémoire

Une étude minutieuse de Jean Laloum sur les communautés juives de banlieue de 1920 à 1950

**LES JUIFS DANS LA BANLIEUE PARISIENNE, DES ANNÉES 20 AUX ANNÉES 50.** Montreuil, Bagnolet et Vincennes à l'heure de la solution finale de Jean Laloum. Préface d'André Kaspi, CNRS Édition, 448 p., 290 F (44,21 €)

La minutieuse étude de Jean Laloum sur *Les Juifs dans la banlieue parisienne des années 20 aux années 50* est tout à la fois ouvrage historique et mémorial. Côté histoire, le livre est issu d'une thèse soutenue en Sorbonne. Jean Laloum étudie avec une extrême précision les communautés juives de trois communes de banlieue, Bagnolet, Vincennes et surtout la plus nombreuse d'entre elles, Montreuil. Deux de ces communes, Montreuil et Bagnolet, appartiennent à la ceinture rouge. C'est pour l'essentiel après la Grande Guerre que des juifs choisirent de s'y installer. A Vincennes, plus « bourgeoise », l'implantation de familles juives est plus ancienne.

Jean Laloum a choisi d'écrire une histoire « d'en bas », à partir de témoignages (quelque cent cinquante entretiens recueillis pendant cinq années, dont une dizaine d'entretiens auprès de personnes non juives) mais surtout d'une quantité impressionnante d'archives qu'il a su mettre au jour au cours d'années de recherches, notamment - aux Archives nationales - celles du Commissariat général aux questions juives qu'il fut un des premiers à consulter. Ainsi rien ne manque au tableau. Ni l'analyse de ce que fut l'installation de ces immigrants venus de Pologne, de Roumanie, de Hongrie, de Lituanie mais aussi de Turquie, ni celle de leur sociabilité, à travers l'étude des cafés qu'ils fréquentèrent, des synagogues, de leurs engagements politiques, de la vie de leurs associations.

Alternent témoignages, analyses, tableaux. Au cœur du travail de Jean Laloum, leur vie et leur mort pendant les années noires. Même si l'ouvrage comporte aussi une esquisse de ce que fut le retour des rares déportés ayant survécu ou des familles juives qui s'étaient cachées. Son étude de ce que fut la spoliation des biens de ce petit peuple de tailleurs, brocanteurs, chiffonniers, marchands forains, cordonniers, tricoteurs, maroquiniers vivant avant la guerre aux franges de la misère, et celle des « aryens » qui acceptèrent d'administrer provisoirement ces modestes entreprises, est pionnière, même si depuis la connaissance dans ces domaines a beaucoup progressé. Jean Laloum pointe aussi certaines limites de son étude, notamment en matière de restitution des biens, puisque « les séries éparées et incomplètes ne permettent pas de dresser un tableau d'ensemble pour les trois communes concernées ».

Mais ce beau et gros volume est aussi un livre du souvenir, comme en rédigèrent les survivants des communautés juives de Pologne. Il restitue à ceux qui sont morts sans sépulture le cadre dans lequel ils ont vécu, les noms des rues, les plans des quartiers où ils vécurent, mais aussi un nom, une identité, un itinéraire, un visage. Le travail de collecte de photographies que Jean Laloum a effectué auprès des familles lui a permis de rassembler une documentation inédite qui fait partie de l'histoire qu'il raconte : photos de famille posant devant la caméra, photos de groupes de militants, de commerces, d'ateliers, de pensionnaires de maisons d'enfants pendant l'Occupation... L'ouvrage de Jean Laloum ne bouleverse pas les grandes lignes de l'histoire des juifs de France pendant la seconde guerre mondiale, mais elle permet à cette histoire de gagner « en profondeur ce qui se trouve dispersé en aperçus d'ensemble », elle l'enrichit, la nuance et surtout l'incarne.

A. W.

# Les « instruments » de la barbarie nazie

L'essai d'Omer Bartov sur la Wehrmacht comme celui d'Ernst Klee sur les expérimentations médicales durant la guerre ont en commun d'éclairer le rôle actif des soldats et des médecins dans la mise en œuvre de la politique du III<sup>e</sup> Reich

#### L'ARMÉE D'HITLER.

**La Wehrmacht, les nazis et la guerre (Hitler's army. Soldiers, nazis and war in the Third Reich)** d'Omer Bartov. Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard, préface de Philippe Burrin, Hachette Littératures, « Histoires », 320 p., 120 F (18,29 €).

#### LA MÉDECINE NAZIE ET SES VICTIMES (Auschwitz Die NS-Medizin und ihre Opfer)

d'Ernst Klee. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Actes Sud/Solin, 482 p., 179 F (27,28 €).

Le 27 septembre 1951 devant le Bundestag, Konrad Adenauer, tout en reconnaissant la responsabilité de l'Allemagne dans les atrocités nazies, formulait la réserve suivante : « L'écrasante majorité du peuple allemand réprouva les crimes commis contre les juifs et n'y fut en rien impliquée. » Cette version, qui attribuait la responsabilité des horreurs du III<sup>e</sup> Reich à une minorité fanatique, s'est imposée après 1945, y

compris au-delà des frontières de la RFA. Depuis une vingtaine d'années, les progrès de la recherche ont pourtant battu en brèche cette vision officielle et « utile ».

En témoignent l'essai consacré à l'armée allemande (paru en 1987 en Angleterre) par Omer Bartov, historien israélien, et l'ouvrage plus récent d'Ernst Klee sur l'implication de l'élite médicale et des grands groupes pharmaceutique, dans les expérimentations sur cobayes humains. L'un et l'autre ont en commun de mettre en lumière le rôle actif, dans la mise en œuvre de la politique criminelle du régime, des médecins et des soldats. C'est donc la participation, non plus seulement de l'Etat, mais de la société allemande à cette politique, qui est ici en jeu.

#### POPULATIONS REPRÉSENTATIVES

De cette société, les deux corporations traitées dans ces ouvrages sont en effet particulièrement représentatives. On estime en effet à quelque vingt millions le nombre de jeunes hommes ayant revêtu l'uniforme de la Wehrmacht. C'est dire qu'au moins un membre de chaque famille a connu le front de l'Est, théâtre principal des tueries de masse contre les civils, en particulier les juifs et les prisonniers soviétiques. Bartov montre que la Wehrmacht fut bien « l'armée du peuple », devenant celle de Hitler à travers l'épreuve cruciale de la guerre en URSS. Une interprétation qui le conduit, comme le fera plus tard Daniel Goldhagen, à accorder une importance majeure à la motivation idéologique, en particulier à l'antibolchévisme, et aux préjugés antisémites.

Ces conscrits, souligne-t-il, ne vécurent-ils pas leurs années de formation sous le national-socialisme ? Reste que, pour Bartov, la haine antisémite ne permet pas, à elle seule, de comprendre comment des « hommes ordinaires » ont pu se transformer en instru-

ments de la barbarie. Car ce qu'il s'agit surtout d'expliquer, c'est à la fois la « brutalisation » croissante de la troupe et la remarquable cohésion dont elle fit preuve tout au long de la guerre à l'Est. Rien, là, de mécanique à ses yeux, mais un apprentissage collectif et progressif qui doit aussi beaucoup aux circonstances.

Repoussant toute interprétation mono-causale, Bartov choisit de prendre en considération un faisceau de facteurs. En premier lieu les conséquences de ce qu'il appelle la « démodernisation » : mal équipés, obligés de combattre dans des conditions primitives, les soldats vont peu à peu valoriser une image d'eux-mêmes et de la guerre amoralisée et nihiliste. Cela ne suffit cependant pas à rendre compte de la perception héroïque qu'avaient les troupes des atrocités auxquelles elles se livraient. Et Bartov de décrire, avec une grande finesse d'analyse, cet autre facteur déterminant à ses yeux que fut la « perversion de la discipline » ou la légalisation du crime par les supérieurs. Afin d'éviter la désintégration, les chefs se sont vus contraints d'introduire un ordre implacable. Mesure qui, du même coup, les amenait à tolérer ou à ordonner les exactions des soldats contre des populations sans défense, lesquelles servaient de « précieux » exutoire. C'est paradoxalement grâce à ce « retour à l'état sauvage » qu'une discipline de fer a pu être imposée au combat : actes de barbarie et cohésion du front allaient de pair. L'endoctrinement, enfin, aurait contribué à l'intériorisation, par les soldats, de la vision nazie de l'ennemi comme « sous-homme ». Au point, note-t-il, que « les traits déformés des victimes torturées et massacrées prouvaient leur inhumanité au lieu de prouver celle de leurs tortionnaires ».

La Wehrmacht fut aussi parmi les principaux commanditaires des expériences réalisées par ces lé-

gions de chercheurs-bourreaux en blouse blanche décrits par Ernst Klee dans *La Médecine nazie* : expérimentations sur la survie en altitude, sur la mort en hypothermie ou sur l'effet des gaz toxiques. Un des centres de ces recherches n'était autre que l'université du Reich de Strasbourg où l'anato-

miste August Hirt utilisait la chambre à gaz du camp de Natzweiler, en Alsace, pour réunir ses collections de « squelettes juifs ». Klee ne manque pas de détailler le parcours universitaire, souvent brillant après-guerre, d'un certain nombre de ces scientifiques. Otmar von Verschuer, dont le

D<sup>r</sup> Mengele fut l'assistant, ne devint-il pas, dès 1952, président de la société allemande d'anthropologie ? Autant d'indices d'une continuité entre l'avant et l'après-1945 qui incite à s'interroger sur le mythe d'une dénazification réussie.

Alexandra Laignel-Lavastine



## Lydie Salvayre

LA CONFERENCE DE CINGTEGABELLE

Lydie Salvayre  
La conférence  
de Cingtegabelle

Seuil/Verticales

Un homme égaré dans son siècle propose de rendre vie à l'art de la conversation.

C'est insolent, drôle, attendrissant, et... meurtrier.

Un homme égaré dans son siècle propose de rendre vie à l'art de la conversation.

C'est insolent, drôle, attendrissant, et... meurtrier.

Un homme égaré dans son siècle propose de rendre vie à l'art de la conversation.

C'est insolent, drôle, attendrissant, et... meurtrier.

Seuil/Verticales

LIBRAIRIE HISTORIQUE

F. TEISSEDRÉ

Livres Anciens

LE 15 MARS 1999,  
NOUVEAU CATALOGUE  
DE 1 200 TITRES

Envoi sur simple demande  
14, rue Séguier - 75006 PARIS  
Tél. : 01.53.10.35.10  
Fax : 01.53.10.35.11

## L'ÉDITION FRANÇAISE

● **Pocket ouvre le débat sur la publicité pour le livre à la télévision.** L'éditeur de livres de poche Pocket, propriété du groupe Havas, vient de relancer la question de la publicité pour le livre à la télévision (« Le Monde des livres » du 17 juillet 1998) avec un spot, diffusé du 8 au 28 mars, sur la chaîne luxembourgeoise RTL 9. Avec cette campagne signée par l'agence Alice – sur un film publicitaire d'Erick Zonca – et dotée d'un budget d'achat d'espace de 1,8 million de francs (274 408 €), Pocket souhaite éveiller l'intérêt des jeunes pour la lecture. La chaîne RTL 9, qui émet depuis le Luxembourg, n'est pas concernée par l'interdiction française. Elle touche un nombre significatif de familles françaises (1,75 million de foyers abonnés au câble, dont 700 000 foyers dans la région nord-est par voie hertzienne et 650 000 abonnés au bouquet numérique TPS). En France, la publicité télévisée pour le livre est interdite depuis 1974, afin notamment de protéger les petits éditeurs, qui pourraient être défavorisés, du fait de leur manque de moyens, pour accéder à un média réputé cher.

● **Les Editions Jean-Michel Place lancent un nouveau journal d'architecture.** Les Editions Jean-Michel Place lancent *Parpaings*, un nouveau journal sur l'architecture et son environnement (art, paysage, urbanisme, design). Ce mensuel – de 40 pages de format 28 x 42 cm comportant 8 pages quadri – s'adressera à un large public. Le premier numéro sera diffusé à 45 000 exemplaires et vendu 10 F (1,52 €). Jean-Michel Place renforce ainsi le premier pôle franco-européen de presse et d'édition d'architecture, esquissé en 1998 quand il avait racheté deux bimestriels : *L'Architecture d'aujourd'hui* et *Techniques et Architecture*.

● **Prix littéraires. Le prix Robert-Walser** – décerné alternativement à un auteur de langue allemande et à un auteur de langue française – a été remis à Frédérique Clémence pour son roman *Une salété* paru aux Editions de Minuit. Le **prix Jean-Freustié**, doté de 50 000 francs (7 600 euros), a été attribué à Serge Joncour pour son premier roman *Vu* publié aux éditions Le Dilettante. Le 45<sup>e</sup> **Prix des libraires** a été décerné à Marc Dugain pour *La Chambre des officiers* (J.-C. Lattès). Le **Prix du meilleur livre étranger** a été attribué, côté roman, à Péter Nádas pour *Le Livre des mémoires* (Plon) et, côté essai, à Stella Tillyard pour *Quatre aristocrates anglaises. La Vie mouvementée des sœurs Lennox, 1740-1832* (Seuil).

## PRECISION

● Un lecteur, M<sup>e</sup> Bernard De Backer, fait remarquer que la phrase citée par Jean-Claude Carrière – et reproduite comme telle dans l'article intitulé « Les voix de la lecture » (« Le Monde des livres » du 26 février) – n'est pas d'Henri Michaux mais issue d'un texte du canon hindou. Ainsi, dans *Un barbare en Asie*, le poète en commente un extrait en ces termes : « Ces paroles, est-il écrit dans le *Khandogya-Upanishad* à propos d'un texte qui, malgré tous les commentaires ne paraît pas si extraordinaire, seraient dites à un vieux bâton, il se couvrirait de fleurs et de feuilles et reprendrait racine. »

## Centième pour « Connaissance de l'Orient »

Entretien avec Jacques Dars, directeur de la collection créée en 1956 par Etiemble

La collection « Connaissance de l'Orient » de Gallimard publie son centième volume. Créée par Etiemble en 1956, elle fut en France la première à révéler les joyaux littéraires et philosophiques de cultures orientales lointaines, indienne, japonaise et chinoise. Avec le temps, cette collection est entrée dans nos mœurs littéraires et a suscité mode et engouements, donné naissance à maintes autres collections.

**Nous avons demandé à Jacques Dars, son directeur actuel depuis 1991, directeur de recherche au CNRS, de retracer son origine :**

« Etiemble a raconté que, lorsqu'il était à Normale et voulait préparer l'agrégation de philosophie, il s'était estimé frustré de ne pouvoir lire les grands penseurs de l'Inde et de la Chine, trouvant scandaleuse pour l'esprit cette impasse forcée. Dès cette époque, il s'était promis de remédier un jour à cette situation inavouable qui limitait alors aux seuls orientalistes l'accès aux textes fondamentaux philosophiques et littéraires des civilisations orientales. Il n'est donc guère surprenant que les dix premiers volumes de sa collection aient concerné pour l'essentiel des œuvres de base de la philosophie indienne (cinq titres), traduits du sanskrit ou du pâli, mais aussi la littérature japonaise classique (trois titres),

pour laquelle le public français a toujours marqué sa prédilection (je pense notamment aux *Contes de pluie et de lune* d'Akinari, constamment réédités), ou enfin la littérature chinoise contemporaine (Guo Moruo et Luxun).

– **Est-ce que vous avez pris l'initiative de développer d'autres séries, vietnamienne, arabe, persane, mongole, coréenne, lorsque vous avez succédé à Etiemble ?**

– Lorsque j'ai repris la direction de la collection – un privilège que je dus à la conjonction de deux amitiés, celle d'Etiemble et celle d'Antoine Gallimard –, les séries vietnamienne, arabe, philippine et égyptienne existaient déjà et comprenaient chacune plusieurs titres. J'ai ensuite cherché à diversifier la collection en créant les séries persane, pakistanaise (avec des traductions de l'ourdou), mongole, coréenne et malaise. Et je suis toujours prêt à ouvrir la collection à d'autres littératures de l'Orient, proche ou extrême, pour continuer à faire la découverte de ces domaines qui nous paraissent étrangers mais qui nous touchent souvent de si près. C'est aussi une façon de montrer l'absurdité des préjugés et les ségrégations de tout ordre, le ridicule des idéologies de repli ou de fermeture. Actuellement, un volume traduit du tibétain est sous presse, et je suis depuis longtemps en quête d'un traducteur qui pourrait attiser nos

curiosités pour la littérature kurde...

– **Ce n'est sans doute pas facile de trouver de bons traducteurs. Comment faites-vous ? Attendez-vous les propositions ou êtes-vous à la recherche permanente de bons traducteurs pour des projets que vous avez choisis et dont vous estimez la réalisation indispensable pour le maintien de la qualité de la collection ?**

– Les deux. Je reçois bon an mal an entre vingt et trente propositions, pour un rythme d'environ quatre volumes publiés chaque année. Bien sûr, je fais savoir quelles lacunes urgentes je souhaiterais combler, mais par principe j'accueille aussi avec intérêt ce qui m'est envoyé, la première condition d'une traduction réussie étant qu'elle procède d'un choix personnel, qu'il y ait des affinités entre l'œuvre et son traducteur. Si je me montre exigeant, c'est d'abord pour maintenir le niveau de la collection et par respect pour ceux qui me l'ont confiée, ensuite parce que beaucoup de gens se proclament traducteurs sans l'ombre d'un don ou d'un talent : car si nous prétendons rendre en français des chefs-d'œuvre étrangers, il faut tout de même que le lecteur perçoive quelque chose de la qualité intrinsèque de l'original ! La traduction, travail long et ingrat, artisanal et artistique, est curieusement un domaine sans règle ni point de repère,

ou apparemment tous les coups sont permis. Quoi de plus désolant qu'une œuvre remarquable défilée, gâchée pour longtemps par une traduction piteuse ? Il y a trop souvent association de malfaiteurs entre traducteurs médiocres et éditeurs complaisants...

» Je suis donc impitoyable avec mes traducteurs, les relis plusieurs fois, les presse, les éreinte afin qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, car je veux pouvoir affirmer en conscience, quand un volume paraît, que nous avons tout fait, sans ménager notre peine, pour rendre au mieux la version de départ.

– **Et vous trouvez beaucoup de candidats ?**

– Oui ! C'est étrange, n'est-ce pas, qu'il y ait des candidats au supplice ? Mais, en fait, nous poussons la même meule, ils le comprennent, et c'est simplement une intense collaboration qu'ils acceptent loyalement, et je dirais avec bonne humeur. Beaucoup font d'ailleurs à cette occasion l'apprentissage de l'art d'écrire, et l'on pourrait imaginer, en paraissant Lichtenberg, que l'idéal serait probablement de greffer des aspirants traducteurs sur de jeunes souches d'écrivains... Cela dit, beaucoup de volumes sont l'œuvre de savants orientalistes : je pense par exemple aux *Écrits d'un sage encore inconnu*, de Tang Zhen, traduits par Jacques Gernet ; aux *Masnavis*, traduits de

l'ourdou par Denis Matringe, à *L'Histoire secrète des Mongols*, traduite par Marie-Dominique Even, aux *Entretiens de Milinda et Nāgasena*, traduits du pâli par Edith Nolot ; aux traductions de haïkus par J. Cholley, de nô par A. Godel...

– **Et vous-même ? Après votre magistrale traduction d'Au bord de l'eau, parue dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (1978), continuez-vous régulièrement à traduire pour la collection ?**

– Oui, bien sûr. Vous savez, *Au bord de l'eau*, cette merveille épique de la littérature chinoise ancienne, était programmé à l'origine pour paraître dans « Connaissance de l'Orient », mais les dimensions de l'ouvrage ont incité Etiemble à le faire entrer directement dans la Pléiade, et l'accueil du public a été tel que l'expérience a été étendue à d'autres chefs-d'œuvre, à commencer par les *Philosophes taoïstes*. Etiemble avait accepté aussi mes *Contes de la montagne se-reine*, premier recueil en Chine de contes en langue vulgaire, à la naissance de l'écrit. L'Unesco a coédité les *Randonnées aux sites sublimes* de Xu Xiake, éminent poète-voyageur du début du XVII<sup>e</sup> siècle ; et tout récemment, j'ai publié *Passe-temps d'un été à Luanyang*, de Ji Yun, aimables distractions littéraires d'un haut dignitaire de la dynastie mandchoue, parues en 1789... »

Propos recueillis par Alain Peyraube

## André Chouraqui à l'honneur

André Chouraqui doit recevoir, à Turin, le 23 mars, le nouveau prix de la Fondation Giovanni-Agnelli. Destiné à récompenser une personnalité du monde intellectuel qui s'est particulièrement distinguée en œuvrant activement au dialogue entre les cultures, ce prix est décerné par un jury d'experts internationaux indépendants. Ce choix du dialogue entre les cultures constitue pour une part un changement d'orientation. En effet, le prix Giovanni-Agnelli récompensait précédemment un auteur pour sa contribution personnelle à la réflexion éthique et politique. Attribué en 1988, 1990, 1992 et 1995, il a successivement été remis à Isaiah Berlin, Ralph Dahrendorf, Amartya Sen et Norberto Bobbio.

En mettant à présent l'accent sur le dialogue entre les cultures, auquel la Fondation Giovanni-Agnelli consacre une part importante de ses programmes, ce prix entend honorer un auteur qui a su conjuguer une œuvre personnelle originale et importante et une action effective sur la réalité contemporaine dans ce domaine à la fois difficile et essentiel.

Après l'historien Mohammed Talbi, lauréat en 1997, le choix s'est porté sur André Chouraqui. Il symbolise en effet la volonté, à la fois spirituelle et politique, de faire avancer la paix par la connaissance réciproque des différentes traditions – juive, chrétienne, musulmane – et par la réminiscence de leur communes racines. Né en Algérie en 1917, Chouraqui a passé son enfance dans une famille juive, « cette lignée de gens qui, depuis deux mille ans, n'ont jamais

cessé de réciter la Bible », tout en fréquentant chaque jour musulmans et chrétiens. Condisciple d'Albert Camus au lycée d'Oran, puis maquisard en Haute-Loire durant la deuxième guerre mondiale, ensuite bras droit de René Cassin, qui présidait l'Alliance Israélite universelle, André Chouraqui s'est installé à Jérusalem en 1957. Il fut ensuite conseiller de Ben Gourion, avec pour mission de faciliter l'intégration des différentes communautés, et devint adjoint au maire de Jérusalem. Son action constante en faveur de la paix lui a notamment valu d'être le premier Israélien invité officiellement au Maroc par le roi Hassan II en 1977.

La même volonté de dialogue qui a présidé à son action politique anime son œuvre de traducteur et d'essayiste, qui comprend plusieurs dizaines de volumes. Car il n'a cessé toute sa vie de travailler à faire mieux connaître les unes aux autres les traditions du Livre. Dans le maquis, il étonnait ses compagnons en traduisant la nuit une Introduction aux devoirs du cœur rédigée en arabe, au XI<sup>e</sup> siècle, par un ascète juif réfugié en Espagne. André Chouraqui a réussi l'exploit de traduire en français l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que le Coran, en s'efforçant de restituer aux textes leurs images et leurs saveurs originaires. Parfois discutées à cause de leur caractère volontairement littéral, ces traductions et leurs volumineux commentaires incarnent la volonté de dialogue de cet intellectuel qui, bien que lucide, n'a jamais désespéré. En 1979, dans *Ce que je crois*, il affirmait : « Il n'y a aucune excuse, au regard de la raison, pour que l'amour reste à jamais l'éternel vaincu du monde. »

Roger-Pol Droit

## AGENDA

● **LE 13 MARS. SAGESSE. A Paris**, la Bibliothèque nationale de France proposera une réflexion à trois voix sur la sagesse. Les thèmes – successivement abordés par Claude Imbert, Anne Cheng et Lucien Jerphagnon – seront : « La

sagesse grecque », « Figures de la sagesse dans la Chine ancienne » et « Saint Augustin ou la Mutation de la sagesse antique » (à 11 heures, BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris, tél. : 01-53-79-59-59).

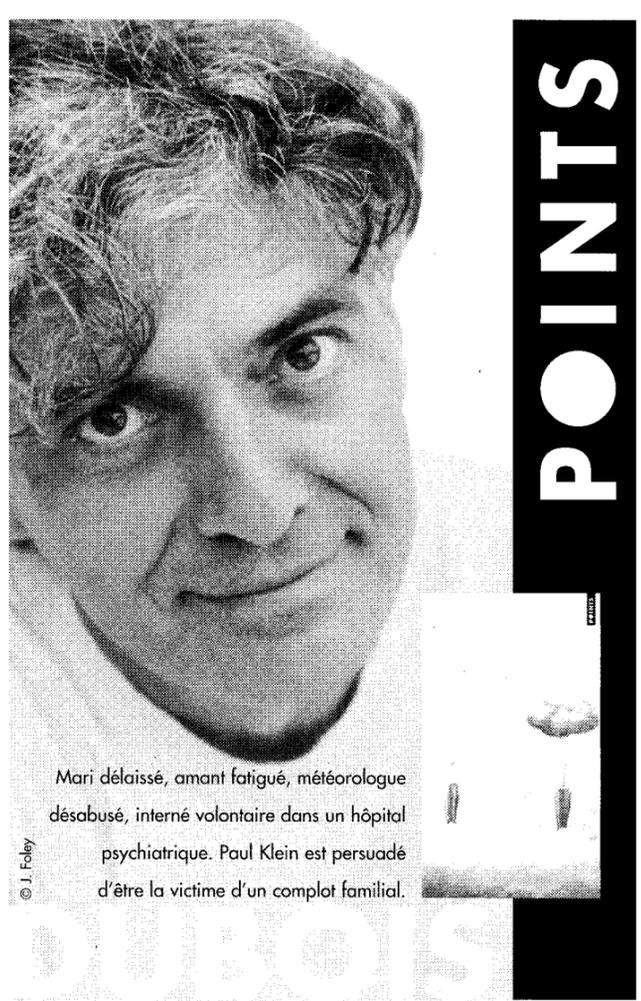
● **LE 17 MARS. MOYEN ÂGE. A Paris**, les facultés des lettres et de

droit canonique proposent une conférence de Catherine Vincent sur le thème : « Les fraternités au Moyen Âge » (à 16 h 30, Institut catholique de Paris, 21, rue d'Assas, 75006 Paris, tél. : 01-44-39-52-62).

● **DU 19 AU 21 MARS. PSYCHANALYSE. A Paris**, les Cahiers *Intersignes*, le groupe de recherche clinique de l'exil et des mutations dans la civilisation ainsi que le Centre de recherche en psychologie et psychanalyse proposent un colloque sur le thème : « Universalité et différence des cultures dans le champ de la clinique » (hôpital de La Salpêtrière, amphithéâtre Charcot, 47, bd de l'hôpital, 75013 Paris, inscription au 01-48-09-19-55).

● **LE 20 MARS. AUTOBIOGRAPHIE. A Paris**, l'Association pour l'autobiographie organise, avec Philippe Lejeune et Anne Roche, une lecture-débat sur le thème « Rire de soi, rire des autres » (entrée libre à 14 h 30, salon Honnorat, Maison internationale, 19-21, bd Jourdan, 75014 Paris, tél. : 04-74-38-37-31).

● **DU 22 AU 24 MARS. TUNISIE. A Paris**, la Société d'histoire des Juifs de Tunisie (Paris) et le groupe de recherches « Histoire et mémoire » de l'université de Tunis-I organisent un colloque international sur le thème : « Les relations judéo-musulmanes en Tunisie du Moyen Âge à nos jours : regards croisés » (inscription et information à la Société d'histoire des Juifs de Tunisie, 45, rue La Bruyère, 75009 Paris, tél. : 01-53-32-88-55).



Mari délaissé, amant fatigué, météorologue désabusé, interné volontaire dans un hôpital psychiatrique. Paul Klein est persuadé d'être la victime d'un complot familial.

POINTS

**19<sup>e</sup> Salon du Livre**  
Livres - Revues - Multimédia  
19-24 mars 1999  
le Québec à l'honneur

Paris expo • Porte de Versailles • Hall 1

du vendredi 19 au mercredi 24 mars de 10h à 19h  
Nocturne : mardi 23 mars jusqu'à 22h

Lundi 22 mars de 9h30 à 19h  
Prix d'entrée : 30 Frs  
Entrée gratuite pour les libraires, bibliothécaires, les enfants de moins de 12 ans et les groupes scolaires accompagnés.

Renseignements : 08 36 68 00 51 (code 201) 0337 TTC(m)

Le Salon du Livre est organisé par membre de 11, rue du Colonel Pierre Avia BP 571 - 75726 Paris Cedex 15

**THÉÂTRE MOLIERE MAISON DE LA POÉSIE**

**Printemps des poètes**  
Samedi 20 mars

**Voix du Québec**  
de 15h à 16h30  
Claude Beausoleil, Marie-Claire Blais, Marc-André Brouillette, Denise Desautels, Louise Dupré, Marie-Andrée Lamontagne, Pierre Morency, Pierre Nepveu, Jacques Rancourt, François Tréteau...

**Voix francophones**  
de 16h30 à 18h  
Maurice Chappaz, Jean-Pierre Chappuis, France Daigle, Werner Lambersy, Amadou Lamine Sall, Gérard Leblanc, Claire Lejeune, Alain Mabanckou, Edouard Maunick, Daniel Maximin, Jean Métellus, Salah Stétié, Véronique Tadjou...

En partenariat avec le Centre International d'Études Francophones de l'Université de Paris IV-Sorbonne

**ENTRÉE LIBRE**  
passage Molière  
157, rue Saint Martin Paris 3<sup>e</sup>